IMAGES



SOURIRE D'ÉTÉ

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 834 — LE CAIRE (EGYPTE) — 2 SEPTEMBRE 1945

L'actualité politique

LA FIN DU PRÊT ET BAIL

C'était le 17 décembre 1940. Les agresseurs nazis avaient déjà eu raison de l'Europe. La Grande-Bretagne, presque désarmée, constituait le dernier rempart entre l'Allemagne nazie et le continent américain. Elle était pourtant décidée à poursuivre la lutte. « Donnez-nous les outils et nous achèverons la tâche », avait dit Churchill aux Américains.

On en était encore à la phase du « Cash and Carry ». Les Américains voulaient bien fabriquer des armes pour les Démocraties, mais à celles-ci incombait l'obligation de les payer en dollars et de les transporter à bon port. A ces conditions, le rythme des commandes n'était guère en proportion avec les besoins immenses de la Grande-Bretagne et de la Chine. Une décision historique devait être prise, et il était essentiel qu'elle reçût l'approbation de la majorité des Américains.

En ce jour de décembre 1940, le président Roosevelt réunit la Presse à la Maison-Blanche et lui tint à peu près ce langage : « Supposez qu'un incendie se déclare dans la maison de mon voisin, et que je possède un tuyau d'arrosage de 100 à 150 mètres de longueur. Si mon voisin peut se servir de mon tuyau, il pourrait l'aider à éteindre le feu. Que dois-je faire ? Je ne dirai pas à mon voisin en ce moment critique : « Ce tuyau m'a coûté 15 dollars, vous devez me payer son prix si vous désirez vous en servir », car je ne veux pas des 15 dollars de mon voisin. Ce qui m'importe, c'est d'avoir le tuyau d'arrosage lorsque l'incendie sera maîtrisé... »

Le président des Etats-Unis d'Amérique avait imaginé cet exemple très simple pour expliquer le projet qu'il comptait présenter à la nation. Lorsque votre voisin est en danger, vous ne perdez pas un temps précieux à négocier le prix de l'aide dont il a besoin, alors surtout qu'en contribuant à éteindre l'incendie dans sa maison, vous préservez votre propre demeure.

Ce fut là le point de départ d'un débat de trois mois auquel participa toute la nation américaine. En définitive, la loi du Prêt et Bail fut approuvée et promulguée le 11 mars 1941. L'Amérique prenait fait et cause pour les Démocraties et considérait que sa propre sécurité serait menacée si les pays qui résistaient encore à l'Axe étaient subjugués.

En quoi consistent les dispositions principales de la loi du Prêt et Bail ?

Le président des Etats-Unis était autorisé à fournir aux pays dont la défense était « vitale » pour celle des Etats-Unis, des armes, des munitions, des avions, des navires, des machines, ainsi que toutes sortes d'articles agricoles ou industriels. Il pouvait, en outre, faire réparer et rééquiper « les articles de défense » de ces gouvernements, et leur communiquer des informations d'ordre militaire.

Ces fournitures et services ne devaient pas se faire sans compensation. Celle-ci pouvait consister en paiement ou remboursement en nature ou en propriété, ou tout autre bénéfice direct ou indirect que le Président jugerait satisfaisant.

La nouvelle loi permit aux Etats-Unis de devenir le « grand arsenal des Démocraties ». Un flot d'armes et d'approvisionnements allait être déversé sur la Grande-Bretagne, la Chine et les théâtres de la guerre en Europe, en Méditerranée et en Russie.

O

Avec l'attaque japonaise contre Pearl Harbour, le Prêt et Bail entrait dans une phase nouvelle. En reprenant l'exemple du président Roosevelt, M. Stettinius a pu écrire que le feu qui s'était déclaré dans la maison du voisin avait pris des proportions alarmantes et s'était étendu à la plus grande partie de la ville. La population unit ses efforts pour combattre le sinistre, et mit en commun, à cet effet, ses forces et son équipement. L'homme qui avait prêté le tuyau d'arrosage au début constata que ses voisins lui fournissaient toute l'aide en leur pouvoir, maintenant que sa propre maison commençait à être dévorée par les flammes.

Cette mise en commun des ressources des Nations Unies était la combinaison du Prêt et Bail fonctionnant dans les deux sens entre les Etats-Unis et leurs grands alliés. Pendant que les Américains continuaient leurs envois aux pays bénéficiant du Prêt et Bail, ces derniers fournissaient les articles, services ou informations dont ils pouvaient disposer. Les navires britanniques escortaient les convois américains, les ouvriers anglais construisaient les camps des troupes américaines en Grande-Bretagne et ailleurs, leur fabriquaient une partie de leur matériel et de leurs approvisionnements, des matières premières étaient livrées aux Américains par l'U.R.S.S. et l'Empire britannique, etc.

Dans tous ces échanges entre Alliés, l'idée fondamentale était d'éviter le recours aux devises. L'aide fournie par chacun devait être enregistrée, toutes les fois que cela serait possible, afin qu'il en soit tenu compte lors du règlement final.

O

Le Prêt et Bail devint ainsi l'un des principaux instruments des Démocraties dans leur lutte contre l'Axe.

En définitive, les efforts conjugués de tous les habitants de la ville permirent de maîtriser le feu, puis de l'éteindre. Le propriétaire du tuyau d'arrosage décida à ce moment-là de reprendre son équipement. Si son voisin désirait s'en servir, il n'avait qu'à y mettre le prix. Il devait restaurer sa maison et son jardin à ses propres frais et avec des instruments achetés ou loués.

Le propriétaire du tuyau dont les biens n'avaient pas été sérieusement affectés par le feu acceptait tout au plus de consentir un prêt à son voisin — avec un intérêt raisonnable — pour lui permettre de vivre et de reconstruire son immeuble. Mais le sinistré est déjà endetté, et il a de bonnes raisons de ne pas se mettre à la merci de son voisin, fût-il le plus généreux des banquiers.

Le président Truman était bien entendu dans son droit lorsqu'il annonça la fin du Prêt et Bail. La guerre est terminée et on ne peut demander au contribuable américain de faire les frais de la reconstruction du monde. Ce contribuable a accepté avec difficulté de mettre le surplus de ses ressources à la disposition des Nations Unies, tant que cela servait à sa propre défense. Mais comment lui expliquer que le maintien de ces fournitures gratuites continuait à servir ses intérêts ?

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la décision américaine qui a été violemment critiquée en Grande-Bretagne, mais sa brusque mise en vigueur. L'économie britannique s'en trouve bouleversée du jour au lendemain. En attendant son rétablissement, il faudra songer à des mesures exceptionnelles pour obtenir les fournitures et les approvisionnements dont les Iles Britanniques ont besoin.

O

Tous ces problèmes sont également graves pour les autres pays du bloc Sterling, y compris l'Egypte et le Moyen-Orient. Notre économie est étroitement liée à celle de la Grande-Bretagne et les perturbations prévues seront également ressenties ici.

Ainsi l'Egypte est la créancière de sa grande alliée, mais sa créance représente tout l'actif égyptien. Si la Grande-Bretagne est à court de devises dites rares, l'Egypte ne pourra plus s'en procurer en quantités suffisantes par les voies normales. Le commerce entre les deux pays devra donc s'intensifier, mais l'importation d'articles américains sera encore plus réduite qu'elle ne l'est en ce moment. Cela prolongerait pour une période indéterminée la situation actuelle, marquée par une pénurie d'articles importés. Le règlement des créances égyptiennes sur la Grande-Bretagne ne serait pas facilité. Il est même possible que celles-ci deviennent plus volumineuses, car l'Angleterre pourrait importer plus d'aliments et de matières premières égyptiennes qu'elle ne nous exportera de machines et d'articles manufacturés.

Mais cela ne risque de se produire qu'au cas où aucune solution ne serait trouvée à l'impasse actuelle. On sait toutefois que les économistes anglo-américains sont attelés à l'examen de ce problème complexe. Il n'est pas exclu qu'un accord soit réalisé et que l'ouverture des marchés d'Egypte et du Moyen-Orient au commerce américain ne soit l'une de ses clauses essentielles.

D'ici là, suivons de près ce premier engagement anglo-américain dans le domaine économique.

J. A.



LE JUGEMENT DES CRIMINELS DE GUERRE

Les représentants des Nations Unies ont signé à Londres un accord pour la poursuite en justice des criminels de guerre. Voici, de gauche à droite, le Lord-Chancelier Jowitt représentant la Grande-Bretagne le juge Robert H. Jackson représentant les Etats-Unis, et M. Robert M. Falco qui a signé pour la France



DE GAULLE A WASHINGTON

M. James Byrnes, sous-secrétaire d'Etat, a reçu le général de Gaulle à son arrivée aux Etats-Unis. Cette visite, marquée par d'importantes conversations, a dissipé les malentendus entre Paris et Washington.

DEVANT SES JUGES

Quisling, le traître norvégien, dans le box des accusés. Il possédait deux palais luxueux dont l'un était une imitation de Berchtesgaden

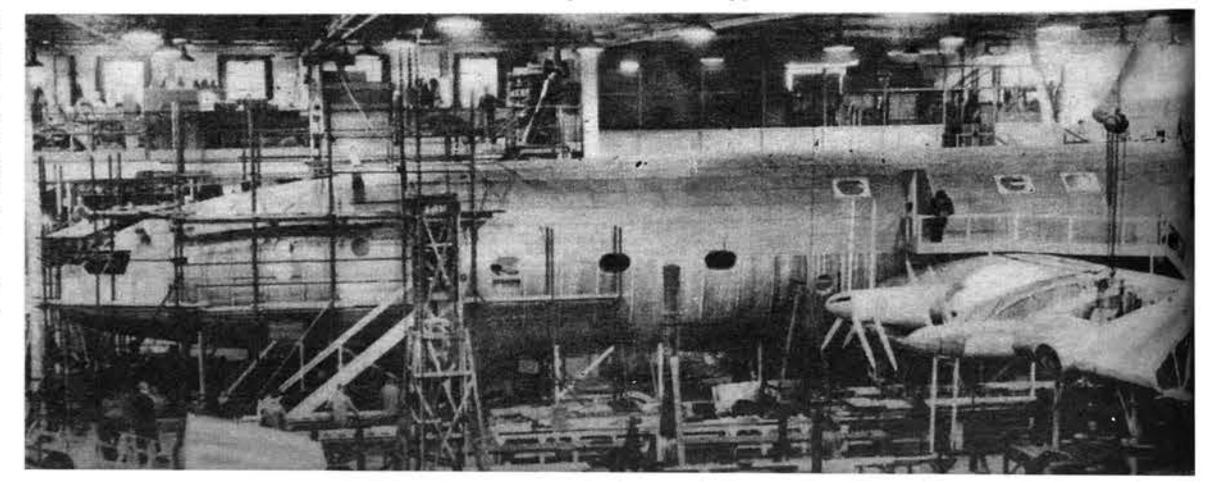


MODÈLE D'AVION GÉANT

Voici un modèle de l'avion géant construit par la « Bristol Aviation Co. ». Il pourra s'élever à 7.000

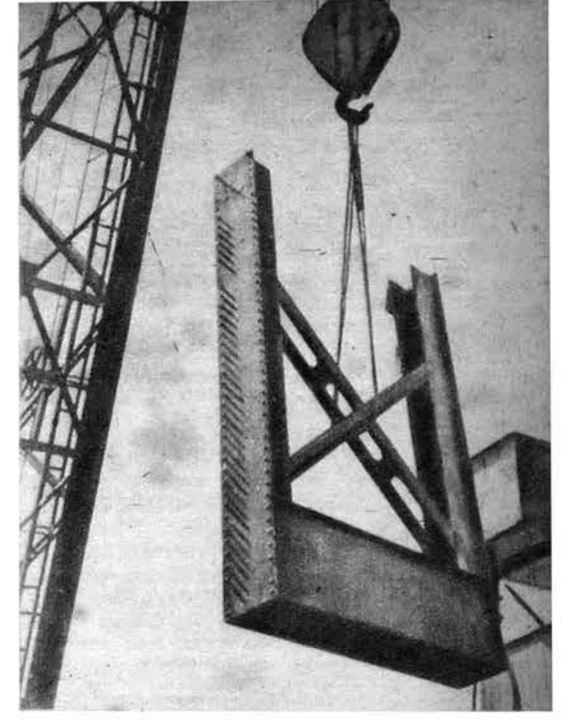
AVION GÉANT POUR PASSAGERS

La « Bristol Aviation Company » est en train de construire un appareil géant pouvant contenir 224 passagers durant le jour et en abriter la nuit confortablement quatre-vingts. Cet avion aura un rayon d'action de 7.500 kilomètres. L'envergure des ailes est de 77 mètres et la longueur de l'appareil de 59 mètres Il sera pourvu de huit moteurs « Bristol » pouvant développer chacun une puissance de 2.500 chevaux



ÈRE NOUVELLE POUR L'ÉGYPTE

Dans quelle mesure la paix revenue affectera-t-elle la vie économique de l'Égypte ? C'est à cette question, d'un vif intérêt pour tous les pays du Moyen-Orient, que répond avec compétence cet article écrit pour « Images » par M. Léon Dichy, secrétaire du Conseil Économique et directeur de l'Emprunt National.



La guerre terminée, les travaux de reconstruction vont commencer. Voici des pièces de rechange pour ponts que de puissantes grues débarquent sur les quais

— Comment et dans quelle mesure la fin des hostilités affectera-t-elle l'économie égyptienne, surtout durant la période de transition ?

De la question ainsi posée, il semble que l'on ait prudemment supprimé un membre de phrase qui la complète généralement. « Période de transition » évoque, en effet, « jusqu'au retour aux conditions normales ».

Or, que faut-il entendre par cela ? Certainement pas les conditions qui prévalaient avant le déclenchement des hostilités, en 1939, et dont on a dit à juste raison que « nul ne pourrait souhaiter voir renaître le régime économique international existant en 1939, car il n'y en avait pas ; ...il ne s'agissait que des ruines d'un système ».

Pour nous borner au seul domaine économique, souvenons-nous des innombrables entraves au commerce mondial, engendrées dans une atmosphère d'incertitudes, de méfiance, de nationalisme aigu, de lutte tantôt ouverte tantôt sournoise, et qui marquèrent la décade précédant immédiatement la guerre qui vient heureusement de prendre fin. Ces entraves revêtaient des formes diverses : barrières douanières, contingentements, dumping, instabilité des changes, course à la dépréciation de la monnaie, etc.

Avec son long cortège de souffrances, d'angoisses et de privations, la guerre a imprimé des secousses violentes à la structure économique mondiale, de même qu'elle a provoqué, dans la vie économique de chaque nation, des transformations profondes et de caractère durable.

En Egypte, les circonstances nées de la guerre ont dicté impérieusement aux pouvoirs publics, dans le domaine de l'économie, toute une série de mesures restrictives, inspirées de l'intérêt supérieur de la nation. Il a fallu, en effet, courir au plus pressé, faire face aux difficultés qui surgissaient, cultiver moins de coton et plus de céréales, intensifier la production industrielle ; contrôler les exportations pour ne laisser sortir du pays que les produits en excédent de ses besoins ; opérer une sélection sévère des articles à importer ; instituer le contrôle des changes qui comporte essentiellement la remise obligatoire aux autorités de tous les moyens de paiement externes dont on est titulaire et l'interdiction des transferts à l'étranger, sauf autorisation ; fermer la Bourse des Marchandises à terme ; limiter les loyers en raison de l'arrêt forcé des constructions ; rationner des articles ; contrôler le prix de bien d'autres par la tarification obligatoire ; réquisitionner...

Certes, l'exécution de ces mesures n'a pas été parfaite en tous points. Le coût de la vie a haussé dans des proportions considérables, causant beaucoup de privations, surtout à la catégorie de gens à revenu fixe. Le marché noir a travaillé sans relâche en dépit des contrôles les plus stricts et des sanctions les plus dirimantes. Mais ceci est une autre histoire.

Donc, sans parler de l'usure du matériel industriel et des moyens de transport, de l'appauvrissement du sol dû à un assolement défectueux, contrôles et restrictions, c'est bien là, en somme, ce que nous a légué la guerre... en même temps que les avoirs en sterling, sujet qui a fait couler tant d'encre !

Or, la vie économique d'un pays ne peut s'épanouir que dans la liberté. Ce régime de liberté que tous appellent de leurs vœux ne pourra être restauré, on le conçoit facilement, que d'une façon *graduelle*, par une série de mesures de levée ou d'allègement des restrictions, et de relâchement des contrôles.

C'est pourquoi il nous faut parler de période de transition.

Mais alors prenons garde de parler de rétablissement des conditions normales, car ce terme n'évoque rien de bien précis. Les conditions de la période d'entre les deux guerres ne peuvent être qualifiées de normales, tant s'en faut.

Disons plutôt : jusqu'à ce qu'un certain degré de stabilisation et d'équilibre soit atteint.

●

Des cris d'allégresse ont salué la fin de la guerre du Pacifique et la défaite du Japon. Désormais, les navires pourront, librement et sans danger, sillonner les mers. Déjà l'on peut entrevoir le jour où l'immense marine marchande des Nations Unies, jusqu'ici mobilisée pour l'effort de guerre, reviendra à sa destination première, non sans avoir d'abord rapatrié les soldats. Petit à petit, les difficultés du « shipping space » s'évanouiront et ne seront plus qu'un souvenir du passé. Déjà, les travaux de reconstruction dans l'Europe saccagée ont été commencés et se poursuivent à une allure fébrile. Le rythme de production dans les usines d'armement et de munitions en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, après s'être ralenti, s'arrêtera complètement (exception faite probablement de la fabrication des bombes atomiques). Les plans sont déjà établis pour la transformation rapide de l'outillage en vue de la production de paix.

Quelle sera la durée de la période de transition ?

Il n'est pas facile de répondre à cette question.

Dans sa remarquable étude qu'il a publiée récemment (*Egypt in the Post-War World Economy*), M. Craig établit un parallèle entre la situation de l'Egypte à la fin de la guerre de 1914-18 et à la fin de celle-ci. Entre 1920 et 1921, explique-t-il, l'Egypte a pu importer des marchandises pour plus de 32 millions de livres en excédent de ses exportations. Ni la marchandise, ni le fret, ni les moyens de paiement ne manquaient alors. Par contre, à l'heure actuelle, il faut prendre en considération les faits suivants :

1) les marchandises ne seront pas disponibles immédiatement ;

2) le fret ne deviendra disponible que dans la mesure où s'effectueront la démobilisation et le rapatriement des troupes, d'une part, et le transport des marchandises essentielles à l'Europe dévastée, de l'autre ;

3) les moyens de paiement sont, certes, abondants s'il s'agit d'achats à effectuer dans la zone sterling. Mais, comme on le sait, les dollars ne le sont pas pour permettre des achats considérables en Amérique.

Entre autres conclusions que tire M. Craig, se dégage la nécessité impérieuse d'établir un ordre de priorité pour les importations à effectuer. Avant tout, les vivres. Ensuite, les fertilisants pour redonner au sol appauvri sa fertilité d'antan. Puis les produits pharmaceutiques, les machines et pièces de rechange nécessaires à l'agriculture et à l'industrie, les textiles, les matériaux de construction, etc.

●

Je voudrais reprendre ici, pour en faire l'objet de quelques commentaires, l'assertion mentionnée plus haut, à savoir que les marchandises à importer ne seront pas disponibles immédiatement.

Il faut bien qu'un certain intervalle s'écoule avant que les industries des grandes puissances industrielles réadaptent leur production aux besoins des temps de paix. Selon des opinions autorisées, cette réadaptation se fera, dans la plupart des cas, bien plus tôt qu'on ne le pensait d'abord.

On sait que les industries lourdes de ces pays, en raison des exigences d'une guerre à l'échelle mondiale, ont pris une extension que l'on peut qualifier de gigantesque. Leur capacité de production dépasse non seulement les besoins des industries légères du pays même, mais aussi probablement les besoins des industries légères des pays dévastés. Elles devront donc forcément s'assurer des débouchés dans les pays agricoles ou les pays moins évolués industriellement.

La nécessité où se trouveront ces pays d'intensifier leurs exportations (c'est aussi bien le cas de l'Angleterre que des Etats-Unis d'Amérique) coïncidera avec la nécessité où se trouve l'Egypte :

1) de renouveler et de compléter son équipement et son outillage industriel (moteurs, dynamos, machines et machines-outils, métiers à filer et à tisser...) ;

2) de remettre en état son réseau de voies ferrées qui a été mis à rude épreuve, ainsi que les autres moyens de transport ; de développer son réseau routier ; d'agrandir les ports égyptiens et d'augmenter leur capacité ;

3) de satisfaire aux besoins de l'agriculture en machines agricoles et en instruments aratoires (tracteurs, batteuses, pompes à moteur, élévateurs mécaniques et silos) ;

4) ou encore, de mettre à exécution nombre de projets destinés à accroître la richesse nationale : l'électrification des barrages, les travaux d'irrigation et de drainage, pour ne citer que ceux-là qui sont d'une importance vitale pour l'industrie et pour l'agriculture égyptiennes.

Dans ces mêmes pays à industries lourdes, il est à prévoir que l'industrie légère, celle qui produit des biens de consommation, se contentera d'approvisionner le marché intérieur, pendant un certain laps de temps tout au moins.

Est-ce à dire qu'elle renoncera à l'exportation ? Non, mais elle produira, pour les besoins de l'exportation, des articles dont la fabrication requiert des procédés complexes, ou bien fait appel à une main-d'œuvre très spécialisée. En faut-il des exemples ? Vaccins et sérums, vitamines, sulfa, pénicilline : frigidaires, ascenseurs, autos et camions, aspirateurs, radios, machines d'air-conditioning ; tissus en nylon ; produits de beauté : articles en « plastics »...

Il n'est pas à prévoir non plus un afflux immédiat et en quantités très considérables d'articles dont le pays a été sevré pendant six ans. Ici aussi la priorité devra jouer. Deux sortes de contrôles veilleront à cela : les permis d'importation et la possibilité de se procurer des monnaies rares.

Si bien que la chute verticale des prix dont nos producteurs et nos industriels ont longtemps cru être menacé pour le jour où les canons cesseront de tonner ne semble pas près de se matérialiser. La tenue de notre marché en est la preuve. Sans doute faut-il s'attendre à ce qu'un certain ajustement s'opère à la longue entre les prix prévalant en Egypte et ceux des autres centres de production. Et c'est là un problème qu'il convient d'envisager sérieusement si l'on veut circonscrire les méfaits d'une déflation allongée sur une longue période de temps : baisse des prix, ralentissement de la production industrielle, fermeture d'usines, chômage...

Quoi qu'il en soit, cette menace a eu un effet salutaire sur nos entreprises industrielles qui se sont constitué d'imposantes réserves pour les « rainy days ».

N'empêche que nos industriels — aux efforts desquels il convient de rendre hommage — feront bien, au lieu de s'agiter pour réclamer une protection douanière encore plus accentuée — au grand dam du pauvre consommateur — de penser d'ores et déjà à comprimer leur coût de revient. Non pas par une réduction des salaires (ce ne sera guère facile) ou par l'allongement des heures de travail, mais par l'adoption de méthodes perfectionnées de fabrication ; par l'achat et l'utilisation de machines ou de machines-outils à plus fort rendement, par l'élimination du gaspillage, par la formation d'un personnel ouvrier et technique à la hauteur...

Déjà, dans le monde des affaires, des contacts ont été faits ou renoués, des négociants et des chefs d'entreprises sont partis en Europe et en Amérique, des missions commerciales sont venues en Egypte, des commandes ont été passées...

●

Un dernier mot : il faut espérer voir bientôt adoptés les plans élaborés à Bretton Woods pour la création du Fonds Monétaire International et de la Banque pour la Reconstruction et le Développement. Leur adoption permettra de réaliser des objectifs qui sont bien dans l'esprit nouveau de coopération internationale : stabilisation des cours des changes, expansion du commerce international, développement de l'emploi et accroissement du revenu réel.

Accueillons donc avec confiance et courage l'ère nouvelle.

LEON DICHY

Les fournitures de vivres et toutes sortes de marchandises affluent maintenant dans les pays éprouvés par la guerre et l'occupation ennemie. Voici des barils contenant de la mélasse.

ÈRE NOUVELLE POUR L'EGYPTE

«DES MARCHÉS

qui seront ouverts dépend le retour aux conditions économiques normales», dit MAMDOUH RIAZ BEY.

L'actif député et assistant du directeur général de la Société des Sucreries et Raffineries d'Egypte a bien voulu nous donner son opinion.

« Sans doute le passage de l'état de guerre à l'état de paix sera marqué par une période de transition qui affectera l'économie égyptienne. Parlons plutôt, à ce sujet, du mouvement de nos exportations. Le pays est à même, aujourd'hui, de diriger vers les marchés étrangers une grande quantité de marchandises. Mais ici se posent trois questions ; des solutions qu'on leur trouvera dépendra le proche avenir du mouvement commercial.

« Premièrement : dans quelle mesure et dans quel délai les autorités lèveront-elles les restrictions qui règlementent aujourd'hui notre économie ? Et lorsque je parle d'autorités, j'entends par là non seulement le gouvernement égyptien, mais aussi les gouvernements des Nations Unies et le Conseil Economique.

« Deuxièmement : quels seront les moyens de transport mis à notre disposition ? La guerre a interrompu cinq à six ans durant les communications internationales. Les puissances qui ont aujourd'hui la haute main sur les moyens de transport et qui sont seules à pouvoir décider de la question, pourront-elles disposer, pour elles et pour les autres, d'assez de tonnage pour permettre tout de suite au commerce de reprendre ?

« Enfin, et troisièmement : quels marchés nous seront-ils ouverts ? Jusqu'à présent, rien n'a été définitivement connu de ce côté-là. Et c'est pourquoi je ne puis faire qu'une réponse vague à la question que vous me posez, car de tous ces facteurs indéterminés dépendra la durée de la période de transition qui doit nous mener plus ou moins rapidement aux conditions économiques normales.

« Quoi qu'il en soit, et en dépit des difficultés de tous ordres qui s'accumulent, les Nations Unies et tous les gouvernements du monde ont le constant souci de nous ramener, le plus tôt possible, à la prospérité de la paix. »

«LE PROTECTIONNISME

serait néfaste à l'industrie égyptienne», dit TAHER EL LOZI BEY.

Taher El Lozi bey est un homme jeune, énergique, à l'intelligence vive. Il rentre d'un séjour de quatre mois aux Etats-Unis.

Il ne croit pas que beaucoup de développements se produiront en Egypte durant la période transitoire.

« Durant les hostilités, nous dit-il, nous avons vu surgir des industries destinées à faire face n'importe comment aux besoins urgents du pays. Ces industries étaient mal organisées. Mais elles purent vivre malgré leurs lacunes techniques et même prospérer. C'est qu'elles étaient indispensables.

« Or, maintenant que la guerre est terminée, on ne pourra plus compter sur elles — à moins que ces lacunes soient comblées. Alors seulement on pourra envisager sous un jour favorable leur avenir.

« On s'est demandé, et l'on continue à se demander, s'il sera nécessaire de protéger, maintenant que la guerre est finie, l'industrie égyptienne naissante. Pour ma part, je considère que tout régime protectionniste ne saurait que lui être néfaste.

« L'organisation industrielle du pays, telle qu'elle existe actuellement, est sujette à de très graves critiques. Nos producteurs, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, sociétés ou particuliers, font fi de toutes les lois économiques : le coût de production est beaucoup trop élevé — faute de rationalisation — et la qualité inférieure. Or, pour que nos usines et fabriques puissent continuer à produire avantageusement après la guerre en tenant tête à la concurrence étrangère, il faudra changer tout l'équipement suranné des usines, à acheter, le cas échéant, des matières premières moins coûteuses à l'étranger, etc., ce qui revient à appliquer la rationalisation à l'industrie. Or, sous un régime de protectionnisme, une telle réforme serait tout à fait impossible, car les industriels protégés contre la concurrence ne songeraient ni à améliorer leur production, ni à réduire les prix, et c'est le consommateur égyptien — surtout celui qui appartient à la classe pauvre — qui en pâtira.

« Il faut donc, vous en conviendrez, passer au tamis de la libre concurrence les industries égyptiennes, afin que les meilleures soient retenues. Quant aux autres...

« Enfin, notez bien que je ne plaide pas pour l'élimination de tout protectionnisme. Loin de là. Seulement, ma conception de l'avenir économique m'incite à désirer le maintien raisonnable d'un régime en quelque sorte « paternel » qui, garantissant à la production égyptienne un sûr essor, ne l'étouffe pas par un excès de... bons soins ! Et, pour ma part, j'envisage avec un immense optimisme l'avenir industriel de l'Egypte, surtout depuis que les capitaux étrangers sont appelés — comme on l'a vu par la constitution d'un nombre croissant de nouvelles sociétés anglo-égyptiennes — à coopérer avec ceux du pays.

« Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, l'industrie locale a bien encore devant elle une belle période d'activité qui s'étendra sur un an. En effet, il ne faut pas s'attendre à voir affluer, dès à présent, des marchandises britanniques ou américaines, car il y a le problème de la reconstruction industrielle qui ne sera pas de si tôt résolu. Il y a ensuite celui du transport et celui du change — nous manquons de dollars. Comment achèterons-nous à l'Amérique ?

« En dépit de cela, pourtant, il faut s'attendre à une baisse du marché. Le consommateur, devant l'incertitude des événements économiques, s'abstiendra d'acheter. Le commerçant, devant l'éventualité d'une reprise des importations, exposera ses stocks et les vendra à meilleur compte.

« Et voilà de quoi contenter le simple acheteur ! »

«JE SUIS OPTIMISTE

quant à l'avenir du commerce égyptien», nous dit un grand commerçant.

Un de nos jeunes et actifs commerçants, qui se trouve à la tête d'une très importante maison, nous déclare :

« En février dernier, nos perspectives d'importation de France, d'Angleterre et des Etats-Unis étaient sombres. On accordait deux ans à la France pour pouvoir exporter ; un an à l'Angleterre et presque autant à l'Amérique pour réorganiser son commerce extérieur. Mais voici que de nouveaux événements se produisent rapidement : les hostilités prennent fin en Europe, puis subitement au Japon. Nos pronostics sont du coup changés.

« Tous ces pays — France, Angleterre, Amérique — accéléreront, accélèrent déjà leur réadaptation, afin de résorber le chômage qui commence à réapparaître chez eux. Il s'agit de démobiliser le soldat et de le renvoyer aussitôt à l'usine ou à la terre. Il ne faut pas qu'il prenne l'habitude de la paresse. Il ne faut pas qu'il compte sur l'allocation du gouvernement. Vous vous rappelez, à ce propos, le slogan d'avant-guerre : « J'aime mieux toucher 6 shillings pour ne pas travailler que d'en gagner 8 au boulot. » Ce nouvel état de choses aura son retentissement sur le marché égyptien.

« Mais laissez-moi tout d'abord comparer la situation actuelle de l'Egypte à celle où elle se trouvait en 1918-19. Après l'autre guerre, le pays se croyait riche mais ne l'était pas, malgré le prix énormément élevé du coton. Si le marché avait haussé, c'était en partie à cause des prix des pays producteurs. L'Egypte encouragée passa de grosses commandes à l'étranger. Les producteurs avaient fixé prix et délais de livraison, et ce n'est qu'après les hostilités que les livraisons eurent lieu en bloc. Une perturbation inévitable devait se produire. Les maisons qui acceptèrent de prendre livraison de leurs commandes suivant les prix convenus deux ou trois ans plus tôt se ruinèrent et disparurent.

« Cette situation ne se reproduira pas cette fois-ci, et pour plusieurs raisons. En effet, l'Egypte n'a pas actuellement d'engagements à l'étranger. Dans les pays producteurs, les prix n'ont pas haussé outre mesure. En outre, l'Egypte est actuellement riche effectivement et elle est anémiée en marchandises. Le flot des importations viendra — lentement pourtant — parce qu'au début les pays producteurs régleront leurs exportations de manière rationnelle. La baisse des prix se fera elle aussi par gradation, lentement, sans choc, et non point comme après l'autre guerre où il y eut beaucoup de soubresauts, de convulsions, à cause des différences des prix de revient. Certains commerçants ayant exécuté d'anciens contrats à des prix exorbitants hésitaient, en effet, à l'époque, à vendre moins cher, tandis que d'autres, plus prudents, offraient une marchandise nouvellement arrivée à des prix avantageux pour le consommateur. Ensuite voulant rétablir le niveau, ils élevaient leurs prix.

« Tel est mon point de vue sur l'avenir prochain du commerce égyptien. Comme vous le voyez, je suis optimiste. »

LIBANO-SYRIENS D'AMÉRIQUE

Après avoir accompli un long périple, Le Caire-San Francisco-Beyrouth, S.E. M. Youssef Salem, ministre du Liban au Caire, qui vient d'être nommé ministre de l'Intérieur, a bien voulu nous parler des Libano-Syriens d'Amérique avant de rejoindre ses nouvelles fonctions.



S.E. M. Youssef Salem (au centre), actuellement ministre de l'Intérieur du Liban, à une séance de la conférence de San-Francisco où il représentait son pays.

Jadis, il y a quelque cinquantaine d'années et même davantage, des milliers d'habitants des plaines et des montagnes de Syrie, alors province ottomane, s'en allaient — migrateurs comme l'avaient été leurs ancêtres phéniciens et tous ces « Syri » établis dès le moyen âge un peu partout en Europe — vers la terre des promesses où la liberté, le blé et l'or étaient en abondance.

Les frontières ouvertes du Nouveau Continent, celles du Nord comme celles du Sud, accueillaient le flux montant de ces hommes au parler guttural qui savaient à peine baragouiner une douzaine de mots d'anglais ou d'espagnol appris sur le bateau. Quelques semaines auparavant, ils avaient subitement pris la décision de partir, dit adieu à leurs familles et fermé la porte de leur pauvre maison, en confiant la clé aux voisins... pour le retour...

Rentrèrent-ils ? Jamais. Les nouvelles cités les avaient retenus dans leur sein. Et peu à peu, elles les avaient assimilés.

Les voici, maintenant prospères et ayant fait souche. Leur langue est plus habile à parler l'anglais, et leurs enfants ne se connaissent pas d'autre accent que celui d'Amérique.

— Ce sont toutes ces colonies libano-syriennes, établies dans les différentes cités des Etats-Unis et aussi importantes par leur nombre total que la population actuelle du Liban, que j'ai visitées, nous dit M. Youssef Salem. Ils sont 300.000 émigrés aux Etats-Unis et 270.000 en Amérique du Sud. Ces colonies sont notre fierté, car elles occupent, dans le commerce et l'industrie du Nouveau Monde, une place enviable. Le ministre des Affaires Etrangères du Chili, que j'ai rencontré à San-Francisco, m'a dit, par exemple, que dans son pays, les Libano-Syriens viennent au deuxième rang, après les Italiens, parmi les colonies étrangères qui y prospèrent.

« Mais, voyez-vous, on peut se demander déjà si tous nos émigrés gardent au Liban leur cœur. Les vieux, ceux qui ont eu le courage de quitter leur patrie, ne l'ont pas oubliée. Bien que devenus citoyens américains, ils éprouvent pour leur pays natal une nostalgie qui y ramène constamment leur pensée et leur souvenir. Ils ont fondé des journaux arabes où ils parlent de leurs origines, des us et coutumes de leur patrie, de leur histoire. Ces journaux ne sont pourtant pas très nombreux et — surtout — ne sont pas lus par les jeunes. Et comment les liraient-ils, ignorant la langue arabe et ne parlant que l'anglais ? Se sont-ils donc vraiment détachés de leurs racines, ces jeunes « Yankees » dont les pères sont nés sous le ciel d'Orient ? J'en ai bien peur. Et c'est pourquoi je pense qu'ici, nous ne faisons pas assez pour nous garder fidèles leurs cœurs.

« Je dis « leurs cœurs », car je pense qu'il serait vain de leur demander autre chose — c'est-à-dire le retour à la terre ou à la nationalité libanaises. Qu'ils restent donc en Amérique, mais qu'ils ne nous oublient pas. Et ce conseil — car c'en est un — je le donne aussi bien à tous nos émigrés où qu'ils se trouvent, et parmi eux ceux d'Egypte, où les Libanais qui comptent y demeurer doivent acquérir la nationalité égyptienne et se comporter en sujets égyptiens. A l'étranger, s'ils gardent pour le sol natal la fidélité du souvenir, ils seront aussi utiles au Liban et à la cause arabe que s'ils rentraient chez eux.

« Mais que doit-on faire pour ne pas laisser s'éteindre chez les émigrés d'Amérique la petite et douce flamme libanaise qui brûle au fond de leur mémoire ?

« Tout d'abord, il ne faut pas que les jeunes générations oublient notre langue. Je vous dirai, à ce propos, que les journaux arabes qui paraissent aux Etats-Unis sont obligés, depuis quelque temps, de publier des éditions bilingues afin que les jeunes qui ne savent que l'anglais puissent les lire. Et c'est poser là tout le problème de l'école : les enfants font leurs études dans les écoles américaines où ils n'apprennent pas l'arabe, et la famille n'y peut rien.

« Par surcroît, les jeunes ne connaissent de l'Orient que ce que leur en ont raconté leurs parents dont les souvenirs remontent à l'époque ottomane. L'Orient, alors, n'était pas aussi évolué qu'aujourd'hui. Alors, ils s'étonnent de ce qu'il y ait tant de Libanais cultivés et que le progrès sous toutes ses formes ait pénétré au Liban. Tenez, par exemple, je vous citerai cette amusante anecdote. C'était à un bal, et je me trouvais dans un groupe de Libanais d'Amérique accompagnés de leurs épouses. Je dansai comme tout le monde. Mais après avoir, à la fin du tour de danse, regagné ma table, un groupe de dames libanaises d'Amérique marqua sa surprise de m'avoir vu évoluer sur la piste. « Comment vous dansez le fox-trott, la valse et le tango ! Nous croyions qu'au Liban on s'en tenait à la *Dabké* ! »

« Eh bien, pour dissiper ces fausses impressions et tant d'autres, il convient de mieux faire connaître l'Orient d'aujourd'hui. Et c'est pourquoi je pense que l'œuvre des légations arabes ne se limite pas, dans le Nouveau Monde, à des réceptions annuelles, par exemple, ou à des contacts assez lâches et rares. Il faut organiser la présentation de l'Orient à ses fils qui ont adopté une autre patrie et qui risquent de l'oublier. J'ai suggéré que l'on entreprenne des croisières en Orient, et l'on ferait bénéficier à la rigueur un certain nombre de voyageurs de « bourses de tourisme ». Il faut, d'autre part, fonder des clubs où les Arabes de l'émigration puissent se rencontrer, se connaître et mieux connaître leurs pays d'origine.

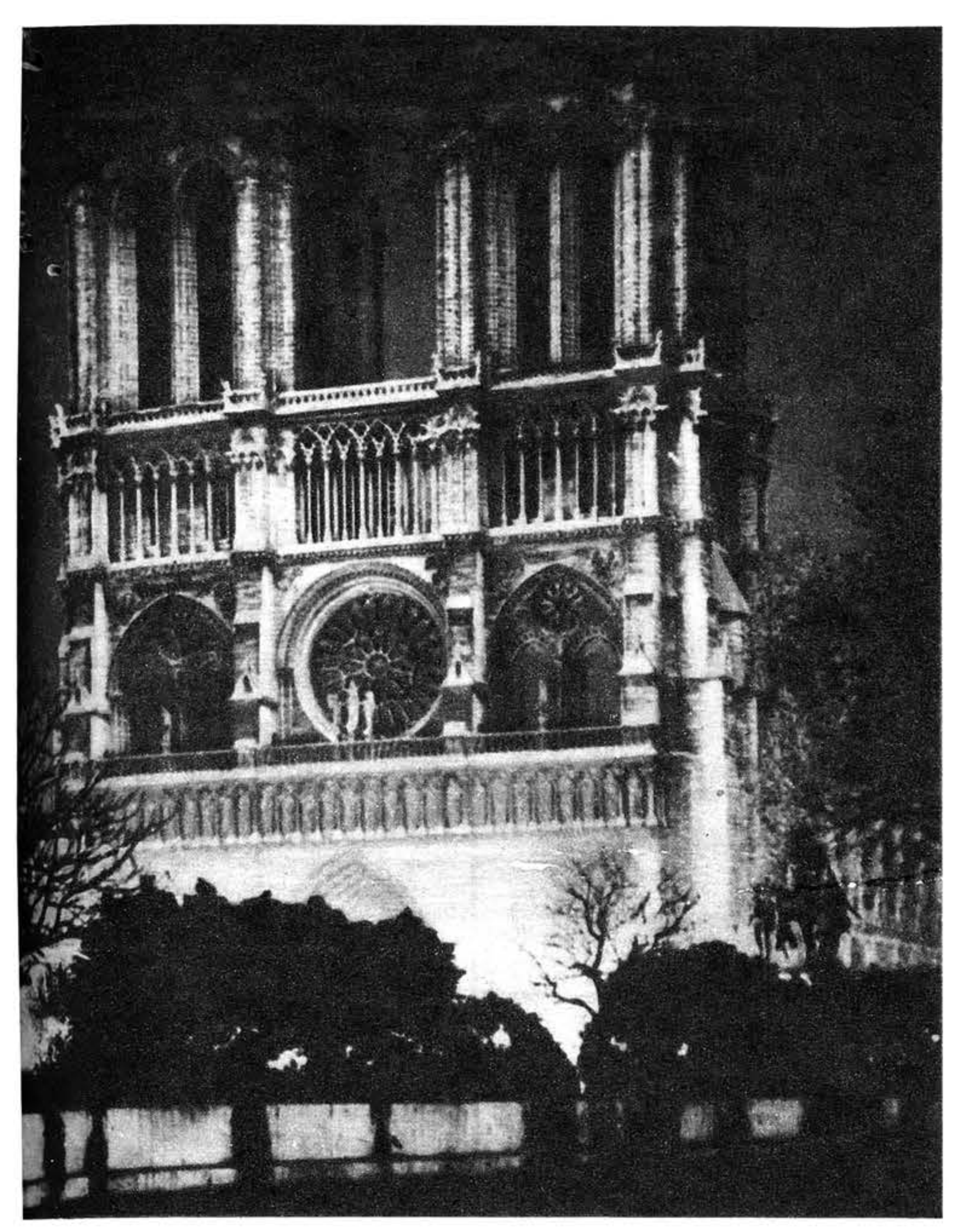
« Ceci est indispensable si nous voulons tirer profit pour nos pays de nos représentants naturels à l'étranger. Et je vous signale que ces représentants peuvent beaucoup pour nous — soit à cause de leur nombre, soit à cause de la position privilégiée qu'ils occupent là-bas : commerçants, industriels ou exerçant des professions libérales : professeurs d'Université, avocats, médecins, etc., etc.

« Et ces Libano-Syriens d'Amérique, je le relève, ont acquis, en vivant loin de leur pays d'origine, le sens de la solidarité arabe. C'est ainsi que durant la crise franco-syrienne nous recevions tous les jours des protestations venant de toutes parts. Là-bas, toute distinction étroite de clocher a disparu — on se considère, on se sent arabe, et c'est tout. Il est vrai cependant que les émigrés se sont répartis du point de vue religieux en communautés desservies par des curés maronites, grecs-catholiques, etc. Les orthodoxes ont même deux évêques. Mais cette répartition perd tout effet, bien entendu, hors du groupement religieux — comme c'est d'ailleurs le cas actuellement en Orient.

« Voilà la situation des Syro-Libanais d'Amérique. Voilà ce que nous pouvons leur demander et ce qu'ils peuvent faire pour nous.

« Il ne nous reste plus qu'à agir. »

CH. A.



Notre-Dame demeure si semblable à elle-même que le temps semble aboli pour cette cathédrale. A un de ses piliers, figure, pourtant, la liste des prêtres qui n'ont pas collaboré...

Un an après sa libération...

VOICI PARIS 1945

Paris a changé depuis la guerre, bien que ses monuments soient tous debout : une capitale sensible comme Paris ne connaît pas l'occupation et la libération, sans que d'admirables rides de volonté et de confiance se soient gravées sur son front.

LA TOUR EIFFEL

La Tour Eiffel, dominant toujours de ses 300 mètres indestructibles le Champ de Mars, entre l'Ecole Militaire et le Trocadéro, est devenue l'héroïne de la première chanson résistante de Paris.

En 1941, aux jours les plus affreux de l'occupation, quand les affiches signifiant l'exécution massive des otages et des patriotes commencèrent de couvrir les murs de Paris, une chanson fut lancée par Mistinguett au Casino de Paris. La vieille vedette, d'une voix brisée, mais avec un accent d'une énergie inoubliable, chantait devant un parterre d'Allemands qui ne soupçonnaient rien du secret du refrain :

La Tour Eiffel est toujours là !
Bonjour la Tour, bonjour, bonjour Paris !
Y a des pigeons sur l'Opéra,
Et y a toujours deux Tours à Notre-Dame,
Y a de l'espoir, Mesdames !

Les Parisiens applaudissaient à tout rompre, et chérissaient brusquement leur Tour Eiffel comme l'emblème de leur liberté. Ils ne se sentirent vraiment délivrés que lorsque le drapeau français, le 26 août 1944, flotta de nouveau sur leur Tour, visible des plus lointaines banlieues.

Aujourd'hui, l'armée américaine expose des Forteresses Volantes sous la Tour Eiffel. L'espoir de la première chanson résistante de France a réalisé ses promesses.

LA PLACE DE LA CONCORDE

Un morceau de la place de la Concorde a quitté sa résidence naturelle, entre les Tuileries et les jardins des Champs-Elysées, pour faire la traversée de l'Atlantique. Ce fragment des pierres vénérables qui forment un des ensembles d'architecture les plus harmonieux du monde se trouve aujourd'hui à New-York.

La place que Jean Cocteau, dans son poème de Léonce (œuvre maîtresse qu'il publia des octobre dernier), compare à un grand oiseau aux ailes repliées, fut un des points stratégiques de la lutte pour la libération. Français et Allemands s'y battirent trois jours. Ni l'obélisque, ni les fontaines de bronze où s'ébattent tritons et néréides, ni les statues monumentales des villes françaises ne souffrirent : mais un coup de canon atteignit de plein fouet une des colonnes de l'hôtel Crillon, qui, avec le ministère de la Marine, clôt la Place au nord. La colonne tomba : c'était en vérité (et on en plaisante) la cinquième...

Quelques pierres de cette colonne ont été remises à un représentant du général américain Blakeley, commandant de la 4ème division, qui est entrée la première en Normandie, et la première à Paris. M. La Guardia, maire de New-York, vient de recevoir ce cadeau symbolique de Paris. Des raccords blancs tranchent sur le gris des façades de la vieille Place, attestant à la fois de la blessure reçue et du don que fit Paris des dépouilles modestes de sa gloire.

LA PLACE VENDOME

La Place Vendôme, fief ancien des orfèvres et des couturiers, un des points de Paris consacrés par tradition au seul culte de l'élégance, fut le décor d'un des actes principaux de la bataille de Paris. Le général allemand commandant la Place, von Scholtitz, habitait l'hôtel Ritz, Place Vendôme, et c'est là qu'il se rendit aux forces françaises auxquelles il avait promis sur l'honneur de n'ordonner aucune destruction. Si Paris est intact aujourd'hui, cette sauvegarde est due aux négociations qui se déroulèrent avant l'entrée des troupes américaines, alors que commençait l'émeute, dans un appartement du Ritz donnant sur la colonne Vendôme.

Aujourd'hui, la Place est transformée en relais de poste. C'est le lieu de ralliement des cars de la R.A.F., qui font le service de l'aérodrome du Bourget, de New-York, de Buenos-Ayres, de Montréal, de Londres ; on débarque directement Place Vendôme. Et les boutiques aux pierreries étincelantes sourient de tous leurs feux aux voyageurs éblouis : première bienvenue de Paris à l'ombre de la colonne napoléonienne.

LE MÉTRO, SALON DE THÉ

Le métro est devenu la première confiserie-pâtisserie clandestine de Paris. Comme la fabrication et la vente de bonbons et de gâteaux sont rigoureusement contrôlées, les boutiques régulières n'en distribuent plus que contre tickets. Mais les « marchands à la sauvette » dont tout le stock tient dans une petite valise vendent subrepticement, et sans tickets, aux cours du marché noir, des bonbons pur sucre et des gâteaux de farine blanche. Les couloirs du métro sont leurs meilleures cachettes, car la police y descend rarement, et la fuite y est aisée. Les Parisiens gourmands, au lieu de fréquenter à l'heure du thé les pâtisseries vides de la Madeleine ou du faubourg Saint-Honoré, descendent avec simplicité goûter dans les métropolitains.

L'OPÉRA PROVINCE

Place de l'Opéra, la flétrissure qu'étalait une immense inscription « Aujourd'hui », titre d'un journal nazi, qui occupa pendant quatre ans un immeuble au coin de la rue de la Paix, est effacée. Les Parisiens ne se rappellent même plus cette presse allemande, qu'ils refusaient de lire avec une constance invincible. Mais la Place de l'Opéra n'a pas retrouvé sa physionomie, affairée et tourbillonnante, d'avant-guerre, car le quartier des affaires s'est peu à peu déplacé des boulevards vers les Champs-Elysées. Avec l'Académie de musique de Garnier pour fond de décor, surmonté d'un Apollon de bronze, la Place de l'Opéra a pris aujourd'hui un air légèrement provincial. Les soirs de fête, la musique de la garde républicaine joue sur les marches du théâtre illuminé, des couples dansent sur le trottoir, sur la chaussée. De rares voitures les dérangent à peine.

LE PALAIS ROYAL

Le Palais Royal, cette province en plein Paris qui à deux pas de l'Opéra cache entre ses constructions du XVIIIe siècle un jardin secret et charmant, est devenu la thébaïde des poètes. C'est un des lieux du monde où les plus belles images, les plus beaux rêves hantèrent, ces dernières années, l'esprit et le cœur humains. Là, dans un entresol obscur, enfoncé sous la voûte d'une arcade, vit Jean Cocteau, qui vient de se classer comme peut-être le premier des poètes français, avec son poème de Léonce, sorte de testament littéraire qu'il publia à la libération dans un recueil pour bibliophiles : « La Table Ronde ». Là vit Christian Bérard, le magicien des couleurs et des lignes, un des oracles de l'élégance française. Là vit enfin la grande Colette, premier écrivain de France, entre ses chats, ses fleurs et ses livres. Le vieux Palais Royal des salles de jeux du Régent, des boutiquiers antiques, est devenu, par la grâce de ces artistes, le « bureau d'esprit », comme on disait au XVIIIe siècle de Paris.

LE GRAND PALAIS

Un énorme cube noir, marqué d'inscriptions couleur de sang, masque l'entrée monumentale du Grand Palais, stand d'exposition 1900, réservé jusqu'ici aux salons de peinture et de sculpture, aux salons de l'automobile (au temps où la France construisait des voitures) et aux carrousels du fameux cadre noir de Saumur, première école de cavalerie de France. Sur ce cube on lit : « Exposition des crimes hitlériens ». Deux cent mille personnes se sont déjà pressées dans les salles qui étalent un incroyable panorama d'horreur. Il n'en est pas une, homme ou femme, qui ne soit sortie de cette visite livide et les mains tremblantes.

L'exposition se compose d'une partie théorique : textes, statistiques, photographies, qui montrent le développement du national-socialisme en Allemagne et ses ramifications dans le monde. Une seconde partie est consacrée aux résultats de cette idéologie : la guerre, la déportation, l'incendie, la famine, la torture, la déchéance, la mort. Tous les camps d'Allemagne, de France, de Hollande, de Belgique, du Danemark, de Norvège, de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, de Grèce, de Russie occupée, livrent leur pourriture. Pas un commentaire : des photographies, des chiffres, des dates. On a même apporté d'un camp d'extermination un four crématoire, un gibet, un chevalet de torture, des ossements et des cendres pour parfaire la documentation des visiteurs.

Une femme s'est évanouie devant la photographie du charnier de Belsen, où s'entassent des centaines de morts ; c'est là qu'était déporté son fils, un garçon de 20 ans qui n'est pas revenu.

NOTRE-DAME...

Quand, du parvis, on regarde Notre-Dame, le temps est tout à coup aboli : la cathédrale est si semblable à elle-même, avec, accroché à sa tour, un échafaudage, comme avant-guerre, car Notre-Dame est le monument le plus souvent réparé de Paris. Au fond de l'église, une croix de sapin brut, d'environ six mètres de haut, est fichée dans un tas de sable. Un drapeau français pend à cette hampe géante. C'est la croix symbolique que les déportés rapatriés ont portée sur leurs épaules, on tours d'une messe célébrée voici quelques jours dans le jardin du Trocadéro pour le repos de l'âme des martyrs des camps. Un prélat qui fut lui-même déporté deux ans en Allemagne, Mgr Piguet, évêque de Clermont-Ferrand, célébrait le service divin.

A un pilier est apposée une petite affiche qui donne le bilan de la guerre pour les prêtres qui n'ont pas collaboré : 49 furent pris par la Gestapo, 35 furent internés en France, 14 internés en Allemagne (l'un, l'abbé Henocque, ancien aumônier de Saint-Cyr, avait 75 ans). Cinq évêques furent arrêtés, l'un déporté.

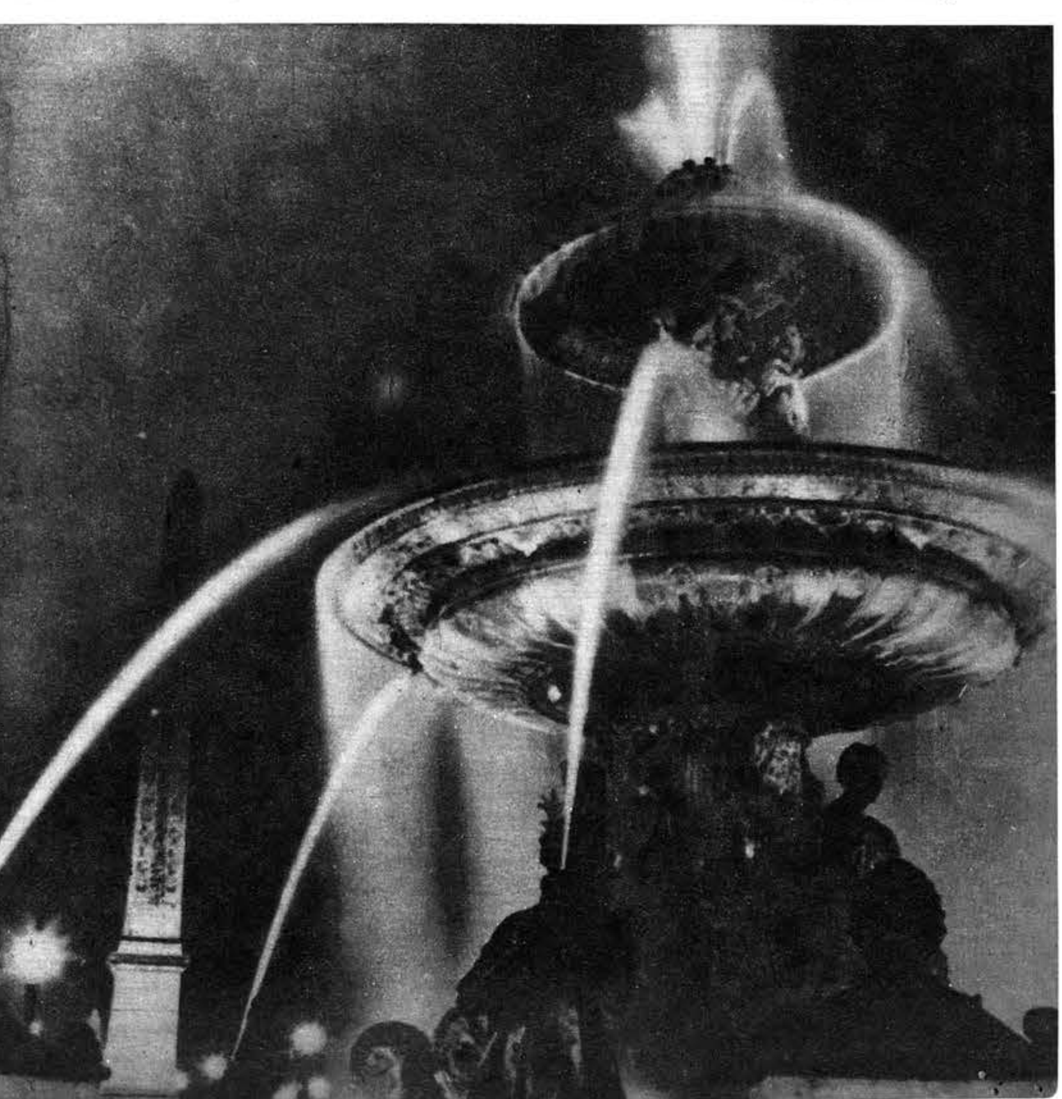
LE LOUVRE SE REPEUPLE

Le Musée du Louvre, transformé en désert pendant toute la guerre, vient de faire sa rentrée dans la vie parisienne en ouvrant trois de ses salles, remises à neuf. Le public y peut admirer 60 toiles de maîtres des écoles française, anglaise, italienne, flamande et espagnole, les premières qui aient rallié, après un long et parfois dramatique exode, leur résidence ordinaire.

Pendant quatre ans, seuls quelques médiocres sculptures et un moulage de la *Vénus de Milo* peuplèrent le Louvre, dont les trésors étaient cachés en province. Les conservateurs luttèrent pied à pied avec l'occupant pour garder la possession de leurs collections. Quand Hitler, au printemps 1944, ordonna l'évacuation des œuvres d'art dans l'Est, ils désobéirent courageusement. Cette résistance a sauvé la totalité des trésors du Louvre qui, rapatriés sous bonne garde, reprennent peu à peu leur place dans le palais où s'affairent architectes et peintres.

GEORGES SINCLAIR

La place de la Concorde, une des plus belles places du monde, a été un des points stratégiques de la lutte pour la libération. Mais les fontaines de bronze n'en souffrirent pas.





La foule massée sur le quai assiste au départ de l'« Akaba » dont le pont est orné d'un baldaquin. Les notables de la capitale, invités par le gouverneur, feront le tour de l'île de Rodah à bord de la dahabieh. Des feux d'artifice s'élèveront des rives.

LA FÊTE DU NIL

Depuis six mille ans, sinon davantage, l'Égypte célèbre la fête du Nil malgré diverses tentatives d'abolir ce culte le plus ancien du monde. Aujourd'hui, c'est sur une dahabieh pavoisée que se déroule la cérémonie.

Avec une piété filiale qui n'a jamais failli depuis l'aube de son histoire, l'Egypte a célébré, aussi cette année, la fête de son père nourricier, comme a été justement appelé le Nil. Certes, le culte des éléments ou des animaux fut commun à tous les peuples anciens, et il n'est pas étonnant que l'eau particulièrement bienfaisante du Nil ait inspiré à ses riverains de jadis une vénération accompagnée de cérémonies. Ce qui est frappant, c'est la pérennité de cet hommage. Au cours de sa longue histoire, l'Egypte a connu des invasions, des migrations et même différentes religions officielles :

L'« Akaba », dahabieh spécialement pavoisée en l'honneur de la fête du Nil, descend le fleuve après un arrêt devant le nilomètre qui date des Pharaons.

elle n'en a pas moins honoré son fleuve tout comme elle le faisait déjà à l'âge de la pierre. C'est là, véritablement, le plus ancien des rites que l'on connaisse, en Egypte du moins, puisque la commémoration de l'Exode, par exemple, lui est de beaucoup postérieure. La fête du Nil, qui fait chômer les administrations gouvernementales, est célébrée annuellement, sans discontinuer, depuis six mille ans, sinon davantage. C'est un record qui vaut bien d'être signalé.

C'est en vain que l'on employa les moyens les plus énergiques pour déraciner ce culte ancien, avec ses formes éclatantes et bigarrées, lorsque le christianisme régna en maître en Egypte, au début de notre ère, ou bien lorsque le peuple se convertit plus tard à l'Islam.

Rien n'y fit, et les Coptes durent se contenter de substituer un simulacre de limon à la véritable fiancée du Nil de l'époque païenne qui, paraît-il, était alors offerte au fleuve. Cette statue, recouverte d'épis et érigée sur la digue de terre à l'entrée d'un canal, était emportée par le premier flot de la crue.

Comme quoi toute religion, en passant, lègue à la nouvelle qui la remplace bien des croyances et bien des rites.

Lors de la conquête arabe, au moment où l'on construisait Fostât à l'emplacement actuel du Vieux-Caire, la fête du Nil subit encore quelque altération après avoir couru le risque d'être supprimée.

Amrou, le conquérant venu d'Arabie, avait décidé d'abolir les superstitions infidèles. Mais voilà que l'eau du Nil ne voulait pas atteindre, cette année-là, sa hauteur accoutumée, nous raconte l'historien arabe Makrizi. Une délégation de Coptes demanda au gouverneur la permission d'offrir au fleuve la fête à laquelle il avait droit depuis les temps les plus reculés. Amrou refusa, mais comme le Nil se maintenait bas et que la famine paraissait imminente, il informa le calife, qui résidait en Terre-Sainte, du fait étrange qui advenait.

Son messager lui rapporta une lettre avec ordre de la jeter au fleuve capricieux. Amrou obéit et, dès la nuit suivante, — ô merveille ! — l'eau monta aux coudées nécessaires.

La lettre du commandeur des croyants contenait ces mots à l'adresse du Nil :

« Si, jusqu'à présent, tu n'as coulé qu'en raison de ta propre volonté, fais ce que bon te semble ; mais si l'inondation a toujours été soumise aux ordres du Dieu très haut, nous prions Allah qu'il t'accorde ta pleine croissance. »

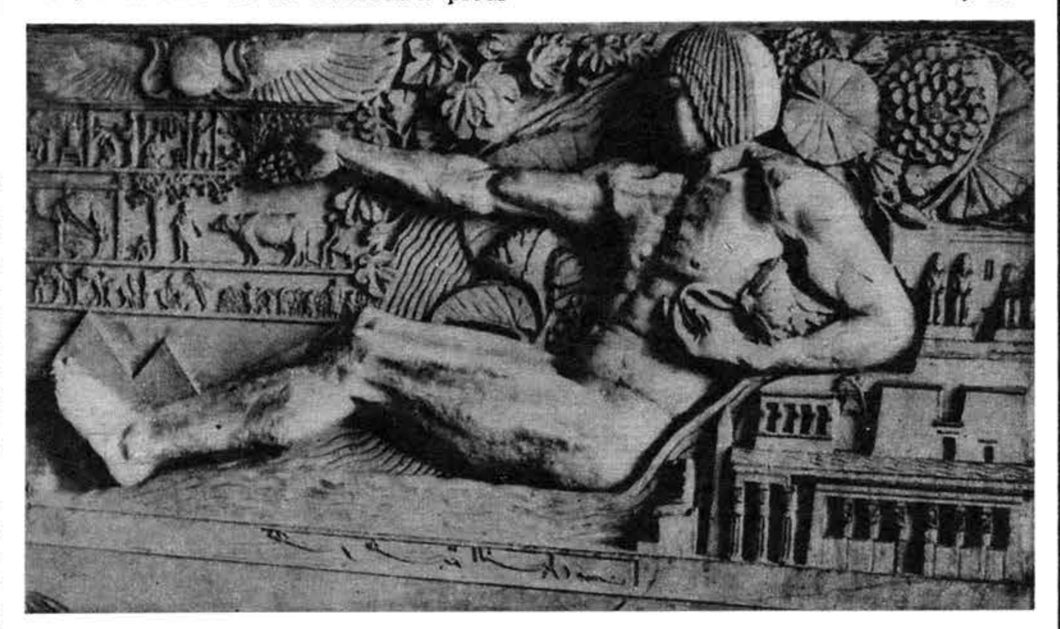
Cette histoire, vraie ou légendaire, est jolie et édifiante. Quoi qu'il en soit, Amrou, à la suite de cet événement prodigieux, autorisa la cérémonie millénaire et la situa à l'entrée du Khalig où elle se déroula encore pendant des siècles.

Aujourd'hui, ce n'est plus au même emplacement, à Foum-el-Khalig, que se tient désormais la fête du Nil, puisqu'il n'est plus question de laisser l'eau de la crue pénétrer dans le canal disparu. C'est plus en aval, sur l'île de Guézireh, que le gouverneur du Caire invite à cette occasion les notables demeurés dans la capitale, tous les personnages officiels se trouvant déjà à Alexandrie pour la saison d'été. Puis, à bord d'une dahabieh, l'*Akaba*, largement pavoisée et illuminée, on fait le tour de Rodah en s'arrêtant devant le nilomètre où, raconte-t-on, le pacha de la ville allait jadis à la nage constater la hauteur de la crue. Des rives, grouillantes de spectateurs, partent des clameurs et des feux d'artifice.

La Société Royale d'Agriculture a tenu à célébrer, elle aussi, la Fête de la Crue du Nil dans son « teftich » de Bahtim. Le programme, des mieux composés, a ravi les fonctionnaires du markaz de Galioub et les ulémas des villages avoisinants qui avaient été invités. Une collation a été servie tandis que des chansons populaires des plus prenantes étaient chantées avec accompagnement du « mizmar » local. Mais le clou de la fête fut le cortège de la Fiancée du Nil, pittoresque à souhait, qui s'embarqua sur un bateau agréablement décoré de fleurs et de plantes. En outre, un repas était offert aux indigents du « teftich ». Les invités de marque félicitèrent la Société de son heureuse initiative que beaucoup souhaitent de voir suivie par les grands propriétaires.

C'est ainsi que, depuis des temps immémoriaux, l'Egypte manifeste sa reconnaissance au Nil qui lui apporte fidèlement, tous les ans, l'eau, matière première bénie de sa prospérité.

J. M.



Le dieu Nil, tel qu'il a été figuré dans un bas-relief par l'artiste égyptien Zaki Khalil.

QUI EST PARRI ?

Les grandes figures de l'antifascisme italien : Croce, Bonomi, Sforza, Togliatti, de Gasperi, Nenni, se trouvaient derrière les lignes alliées après l'armistice ou après l'occupation de Rome. Dans le nord de l'Italie encore sous le contrôle de Mussolini et des Allemands, si l'on ne comptait pas de politiciens antifascistes prééminents, il y avait, toutefois un homme qui réunissait tous les suffrages des partisans : c'était Ferruccio Parri, un vétéran, aussi modeste que valeureux, de l'autre guerre et des premières luttes de l'intellectualisme libéral contre la dictature fasciste qui l'avait condamné, à plusieurs reprises, à l'emprisonnement. Le nom de Parri signifiait pour les partisans du nord : dévotion à la cause de la liberté. Mais recherché par les Allemands et capturé par ceux-ci pendant un certain temps, Parri ne fut plus connu par les siens que sous le nom d'emprunt de « Général Maurizio ».

Parri n'a jamais occupé jusqu'ici un poste politique ou même administratif : il s'est contenté de professer des idées, de souffrir pour elles, et de réunir des adhérents autour de sa personne. Après la capitulation des armées ennemies du nord de l'Italie, il avait aussitôt fondé un quotidien destiné à maintenir haute la foi des partisans. Ceux-ci pensèrent qu'il était équitable de mettre son nom sur une courte liste de candidats à faire parvenir à Rome dans l'éventualité d'une vacance ministérielle.

— N'en faites rien, avait-il répondu alors. Mes chances sont nulles.

●

Milanais d'adoption, Parri est né en 1900 à Pinerolo, une petite ville piémontaise. Son père était un magistrat et un fervent disciple de Mazzini ; âgé de plus de 90 ans, il vit encore, très retiré à Gênes. L'enseignement a été la première vocation de Ferruccio Parri : aussi l'autre guerre vint-elle le surprendre en tant que professeur de latin dans une école secondaire de Milan. Envoyé au front, il fut cité trois fois à l'ordre du jour et décoré : une suite de promotions le laissèrent avec le grade de major à la fin de la guerre.

Démobilisé, il fit du journalisme et devint rapidement le rédacteur politique du *Corriere della Sera*, qui était alors le premier journal de la presse italienne. Le *Corriere della Sera* avait d'abord appuyé le fascisme naissant qui paraissait vouloir rétablir l'ordre et la discipline dans le pays en plein marasme. Mais dès la Marche sur Rome et les premiers symptômes de dictature de Mussolini, ce journal prit la tête de l'opposition. Au bout de trois ans, au cours desquels le *Corriere della Sera* fut progressivement soumis à des saisies et à des vexations, ses propriétaires furent dépossédés de leurs droits.

Ferruccio Parri commença alors à lutter activement contre le fascisme. Et d'abord il organisa l'évasion, dans une barque de pêche, de Savone en Corse, du vieux chef socialiste Filippo Turati recherché par la police de Mussolini. Arrêté avec Carlo Rosselli (qui devait être plus tard assassiné en France par des agents fascistes), Parri et son compagnon furent condamnés à 10 mois d'emprisonnement. Leur peine purgée, ils ne furent pas libérés, mais confinés à Lipari, un îlot proche de la Sicile. Voici ce que Rosselli écrivit alors sur Parri, dans ses Mémoires : « Son visage fin et pâle, même embrouillé par une barbe de trois semaines, prouve de la noblesse. Parri est, pour moi, une seconde conscience, un frère aîné. De tels hommes purs sont terriblement seuls. Ils plaisantent, mais, pour eux, la vie est d'abord un devoir. Parri personnifie toute la tristesse du monde, mais aussi toute son énergie morale. »

Ce jugement sur Parri a été généralement confirmé dans un pays où les saints ne sont pourtant pas pris pour tels sur la foi de l'apparence. Le fait est que Parri en dépit de sa charge présidentielle, se rend accessible à la multitude, se soumet patiemment à toutes les audiences demandées et accordées. Dans les premiers jours de sa présidence, il avait fait dresser un lit dans son cabinet de travail, ne prenait

Dans quelques semaines, l'Italie fera partie des Nations Unies. Voici un portrait de l'actuel président du Conseil italien : maître d'école, conspirateur, chef du mouvement des partisans.

que trois heures de repos dans la nuit et fixait des rendez-vous dès l'aube.

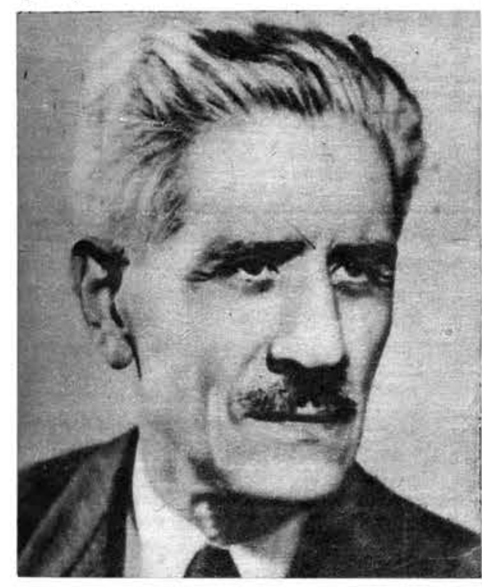
Personne ne pourrait mener une telle vie. Et, du reste, Parri présente des traits calmes mais forcément émaciés. Ses yeux aux paupières lourdes semblent tomber de sommeil. Il écoute pourtant tout ce qu'on lui dit et son regard a, parfois, une lueur où le militant est plus évident que le saint laïc

Il est courtois à l'extrême, mais devient péremptoire dès qu'on essaye de l'enjôler : il est défendu de lui donner de l'« Excellence » ou de l'aider à retirer son manteau.

●

De l'enseignement et du journalisme à la présidence du Conseil se placent des épisodes romanesques dans la biographie de Ferruccio Parri : celles qui remplissent les dix-huit derniers mois de la guerre en Italie. Par deux fois, il réussit, par exemple, à traverser les lignes et établir ainsi une jonction entre Milan et Rome où, en accord avec l'état-major allié, il put coordonner les efforts des partisans du nord avec l'offensive militaire.

Entre ces deux visites clandestines à Rome, le « Général Maurizio » fut capturé par les Allemands qui surveillèrent davantage ce prisonnier mystérieux après l'échec d'une tentative d'enlèvement organisée par les partisans. Sa libération fut toute providentielle. Pour établir sa bonne



Ferruccio Parri, ancien chef des partisans, actuel président du Conseil italien.

foi, un général allemand qui cherchait à se mettre en contact avec les Alliés dut libérer quelques prisonniers parmi lesquels figurait Parri. Par la suite, celui-ci affronta de nouveaux périls et vint une seconde fois à Rome pour préparer le dernier soulèvement de l'Italie du Nord.

Mais il y a aussi un côté prosaïque dans la vie de Parri qu'il serait injuste de négliger. En 1932, après son second emprisonnement par la police fasciste, et grâce à des influences amies, il obtint un emploi dans les bureaux de la Campagnie Italienne Edison pour la fabrication du matériel électrique. Cet emploi devait le sauver de l'indigence. Ferruccio Parri se consacra entièrement à son travail et prépara même des projets pour le développement des applications commerciales de l'électricité. De sorte que le problème de l'industrie italienne est familier à l'homme qui, aujourd'hui, a la lourde charge de tirer le pays hors d'une des crises économiques les plus aiguës qui aient jamais atteint une nation industrielle.

●

Ferruccio Parri est affilié au Parti d'Action qui comprend surtout des intellectuels ayant souffert de l'oppression fasciste, mais qui, en dépit de leur collaboration avec les communistes dans la lutte commune, ont refusé d'adopter les principes marxistes.

Que le candidat du Parti d'Action ait été accepté comme chef du gouvernement après deux mois de querelles amères entre d'autres partis plus importants, est significatif du prestige personnel dont jouit Parri qui, au demeurant, a déclaré qu'en tant que Premier Ministre il se considérait éloigné de toute lutte partisane.



Le retour à la nature a du bon. Encore faut-il que vous possédiez de bons pneus et que vous soyez d'humeur à supporter les mille incidents du voyage et l'inconfort du séjour dans une ezbah !

Il est des amis dont l'insistance à vouloir vous faire plaisir ne vous cause que des ennuis. L'un d'eux, possesseur d'une ferme dans les environs de Mansourah, a tenu à m'y inviter pour le week-end. Or je suis de ceux qui dédaignant l'encombrement des trains dits « express », l'humidité et la foule alexandrines, préfèrent passer leur fin de semaine à lire tranquillement dans un coin de club en sirotant une boisson glacée.

Mais mon ami est un entêté ; de plus, c'est un amoureux de la nature. (Méfiez-vous de cette engeance !) Il parla avec une telle ferveur des plaisirs campagnards que je finis par me laisser convaincre.

— D'ailleurs, dit-il, tu verras comme les champs sont beaux ; le bersim pousse bien cette année !

— Un instant, lui répondis-je. As-tu de bons pneus ?

— Mes pneus ! Ils sont magnifiques. Je les ai achetés au marché noir...

— Combien « pour cent » ? lui demandai-je dans le langage ésotérique des initiés.

— Euh... entre 60 et 80%.

Puis, changeant brusquement de sujet, il ajouta : « Et surtout ne t'encombre point. Un short et une chemise. Il y a tout ce qu'il faut à l'ezbah. Et pas de livres, on n'a pas le temps de les lire. »

Il fut entendu qu'il viendrait me prendre samedi matin « très tôt », c'est-à-dire au lever du soleil. Il fut exact.

A cette heure matinale, la rue paraît être le domaine exclusif des laitiers. Après avoir failli en écraser un, encore endormi sur sa bicyclette, nous prenons le chemin de Galioub. Ce n'est qu'après avoir traversé le passage à niveau pour nous engager vers Mansourah que nos aventures commencent.

En Egypte, les routes se subdivisent en trois catégories : 1° les routes dites « asphaltées » que les automobilistes reconnaissent aux cailloux pointus qui les jonchent et aux secousses « ondulatoires » qui font trembler la voiture ; 2° les routes agricoles, appelées ainsi parce qu'une moitié est irriguée en même temps que le champ voisin, tandis que l'autre moitié sert de terrain de pâturage au bétail ; 3° les embranchements des routes agricoles que je baptiserai les « routes oubliées » ; celles-ci sont habituellement pleines de surprises, ces dernières prenant la forme d'une procession de canards se promenant dignement ou d'un buffle en rupture d'étable se vautrant dans la boue au milieu de la chaussée...

Nous parcourons quelques kilomètres sur la route agricole lorsque, brusquement, une barrière composée d'une planche vermoulue soutenue par deux tonneaux nous arrête. Un écriteau, accroché tant bien que mal, porte cette inscription fatidique : « Route barrée pour cause de réparations ».

— Ça commence bien ! dis-je.

— Oh ! ce n'est rien, fit mon ami. L'imprévu est un des plaisirs du voyage, voyons. D'ailleurs, je crois qu'il y a tout près d'ici un petit chemin de traverse des plus idylliques.

A ce moment, un homme hirsute et déguenillé sort d'une cahute délabrée située en contre-bas de la route et s'approche de nous en bâillant. Il agite un chiffon d'un rouge sale qu'il brandit devant mes yeux en s'exclamant : « Danger, route interdite !... » C'est, évidemment, le gardien.

Après l'avoir amadoué avec le bakchiche rituel, il devient tout sucre et tout miel et pousse la gentillesse jusqu'à vouloir monter dans la voiture pour nous indiquer le chemin à suivre. Offre naturellement rejetée. Nous refaisons deux kilomètres en sens inverse avant de nous engager dans le « chemin » de traverse. Ce fut tout de suite la danse.

L'auto se comporte comme une barque. Secouée par des cahotements sans nombre elle tombe dans des crevasses avec un bruit sec qui fait gémir les ressorts et le propriétaire de la voiture. Celui-ci se lamente et peste contre une administration imprévoyante qui barre les routes juste le jour où nous devons voyager.

— Calme-toi ! lui dis-je ironiquement pour le consoler, et pense qu'avec les arrosages matinaux tu aurais eu toutes les chances du monde de tomber dans le canal si tu avais pris la route agricole !

Il me lance un regard furieux en me faisant comprendre en deux mots que, lorsqu'il s'agit de pneus, les plaisanteries sont de mauvais goût. Comme pour lui donner raison, la panne nous surprend quelques kilomètres plus loin, au milieu d'un village grouillant de marmots et de poulets.

— J'ai un pneu « à plat », dit mon ami avec un soupir à fendre le cœur. Et pour comble, c'est le « 80% »...

Heureusement que sa roue de rechange, dont le pourcentage m'était inconnu, nous tire quand même d'embarras. Et c'est sous un soleil accablant que nous arrivons enfin, crottés, fourbus et de méchante humeur, à la ferme.

Nous entrons dans la maison (une maison en terre battue surplombée d'un pigeonnier) et mon ami joue tout de suite les propriétaires. Frappant ses mains l'une contre l'autre avec force pour annoncer sa présence au ghaffir, il crie à tue-tête : « Hag Omar ! Hag Omar ! »

Hag Omar apparaît. Il sent le fumier et tient un gourdin à la main.

— « Ahlan wa sahlan, ahlan... »

Mon ami coupe court à ses effusions et lui donne l'ordre de me montrer la salle de bains.

Au mot de « salle de bains », je souris par anticipation. Mais le ghaffir, par contre ôte sa « takia » brune et se gratte la tête d'un mouvement lent qui n'augure rien de bon.

— Ya bey, il n'y a pas d'eau courante... le réservoir est troué.

— Depuis quand ? fait mon ami d'un air menaçant.

— Wallahi depuis hier seulement, mais comme c'était vendredi...

Je calme la fureur de mon camarade en lui disant que « l'imprévu est un des plaisirs du voyage ». Nous prenons quand même notre bain, car le ghaffir nous apporte de l'eau dans d'énormes bassines archaïques.



Pour notre bain à l'ezbah, le ghaffir apporte l'eau dans des récipients archaïques

Un déjeuner de pigeons — cueillis si l'on peut dire directement sur le pigeonnier — rétablit l'atmosphère. Après la sieste, nous sommes de nouveau frais et dispos. Mais le problème de l'après-midi se pose dans son entier.

— Allons jusqu'au village, me propose mon compagnon.

Le village est composé de quelques misérables huttes se mirant dans un petit canal. Nous nous installons chez l'unique épicier-cafetier-usurier de l'endroit et nous commandons deux « gazeuses » glacées. L'épicier aux fonctions multiples plonge sa main dans un « zir » et en retire deux bouteilles ruisselantes. J'admire ce frigidaire d'un nouveau genre.

Après avoir contemplé durant une heure les ébats d'un groupe de canards dans la mare traditionnelle, nous nous regardons en bâillant avec une régularité de métronome.

— Nous irons demain à la chasse, dit mon ami. Aussi, il vaut mieux nous coucher de bonne heure.

Nous retournons à la maison où des lampes sont allumées. Les moustiques et les papillons de nuit, tourbillonnant autour du verre, tracent sur les murs des ombres chinoises gigantesques. Le dîner a lieu rapidement et en silence et, comme nous n'avons pas de livres, nous nous souhaitons une bonne nuit. Mais ceci est plus facile à dire qu'à obtenir.

Tout d'abord, c'est le tour des moustiques. Je les entends passer en vitesse devant mon nez en faisant un « bzz » sonore de bombardier en piqué, et cette sarabande conti-



Après avoir déjeuné en silence, nous nous regardons en bâillant avec régularité.

nue pendant plusieurs heures. Lorsque, fatigué et meurtri, je crois enfin m'assoupir, je suis réveillé par les hurlements lugubres d'un chien ou les miaulements amoureux des chats sous ma fenêtre. Quand ces bêtes, elles-mêmes excédées, se taisent, elles sont remplacées par des pigeons au roucoulement sourd. Je comprends alors que l'aube pointe. Je m'entête à vouloir malgré tout chercher un peu de sommeil lorsque de tous côtés fusent gaillardement les chants des coqs. Et qui n'a pas entendu chanter les coqs de villages ne peut se faire une idée de la force de leur gosier...

Ma résolution est vite prise. En attrapant le train du matin, j'arriverai au Caire à temps pour pouvoir aller tranquillement au club faire ma partie de bridge. Je mets mon short, endosse ma chemise et, réveillant mon ami, je lui annonce que j'en ai assez de la campagne et de ses charmes.

— Mais... notre partie de chasse ? C'est la saison des cailles... dit-il.

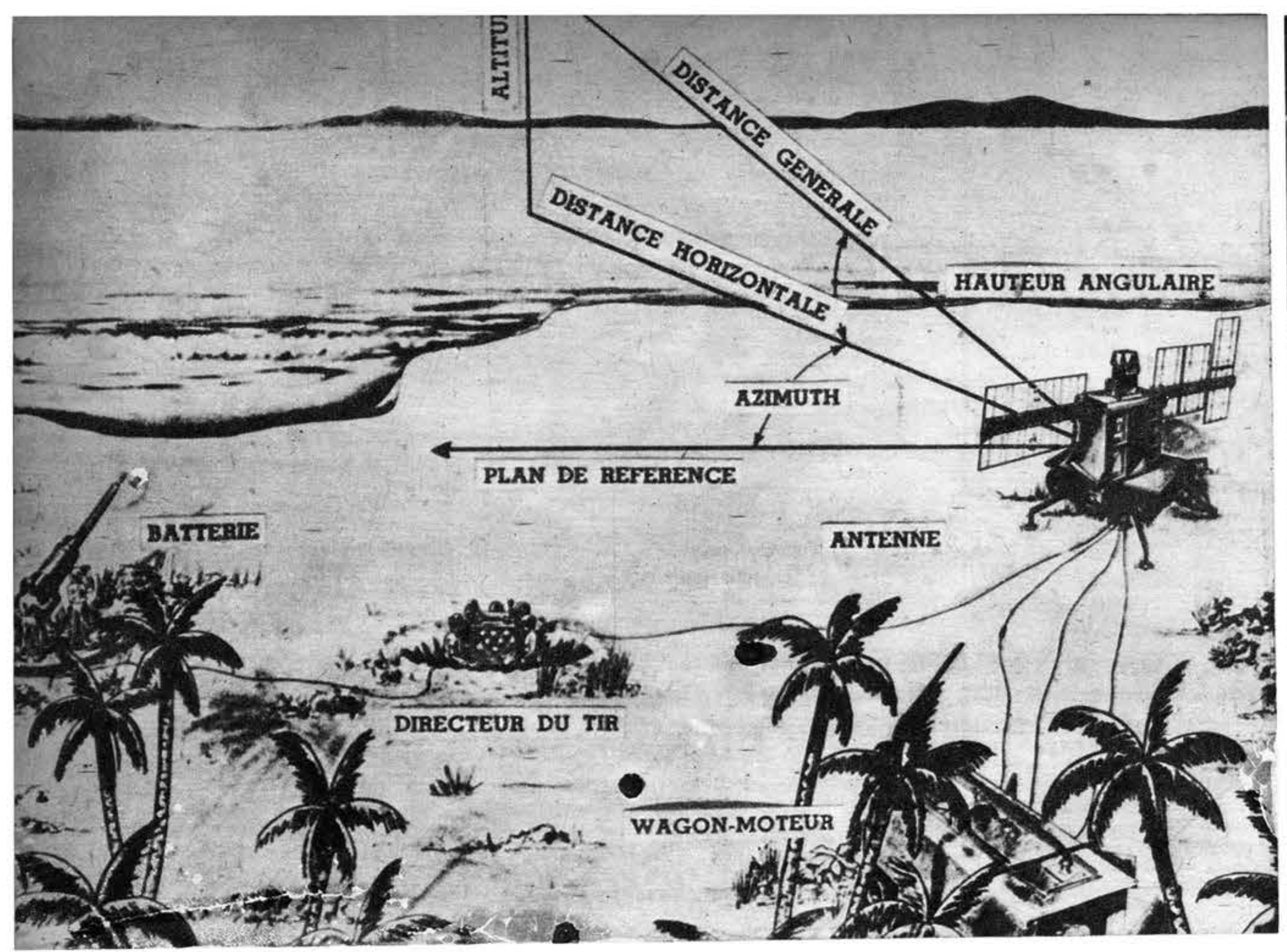
— Je n'aime ni la chasse ni les cailles, répondis-je avec autorité. Je te prie de m'accompagner à la gare la plus proche. Je suis guéri des voyages en auto, dussent-elles même avoir lieu à travers des « chemins idylliques »...

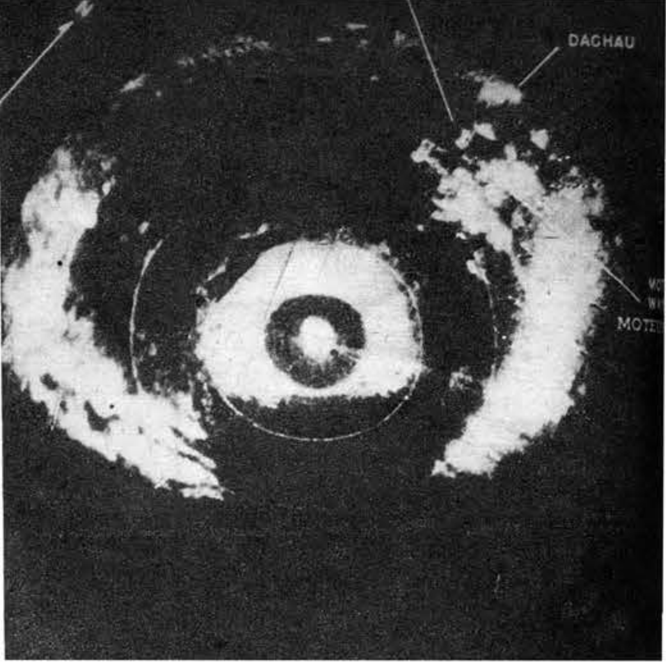
Voyant ma mine décidée, il n'insiste pas. Une heure après, je suis commodément installé dans un wagon, un journal sur les genoux. Une fois le train parti, je prends mes dispositions pour « piquer un petit somme » en jurant, « mais un peu tard, qu'on ne m'y reprendrait plus ».

B. C.



Les moustiques ! Je les entends passer en vitesse devant mon nez en faisant : bzz





La ville allemande de Munich vue à travers le champ de vision d'un Radar installé à bord d'un avion américain. Ces appareils d'une sensibilité extraordinaire permettent de prendre de telles photos à de très grandes distances malgré la nuit ou le brouillard. Tous les objectifs sont ainsi repérés.

Le Radar ayant aperçu un avion détermine sa position dans l'espace. Ces données transmises à une batterie antiaérienne permettent de diriger le tir. L'appareil est tellement sensible que des canons pointant automatiquement sans servants ont abattu en moyenne une bombe-volante pour chaque 40 obus tirés. Le Radar peut voir plus loin que l'œil humain.

LE RADAR,

L'APPAREIL QUI A SAUVÉ LA GRANDE-BRETAGNE

Le Radar est un appareil qui « voit » à distance les objectifs, aussi bien le jour que la nuit, par temps clair comme dans le brouillard. Il rendra de grands services à la navigation.

Lorsque les arrogants aviateurs de la Luftwaffe lancèrent leur assaut contre la Grande-Bretagne en 1940, ils furent ahuris de trouver constamment devant eux l'aviation de chasse anglaise. N'ayant que la mer à traverser, ils crurent que les Anglais avaient installé des postes d'observation sur des chalutiers reliés à la terre par radio et ils firent une guerre acharnée à d'inoffensives barques de pêche.

En réalité, le Radar veillait. Le Radar pouvait, à partir du sol anglais, observer les avions allemands dans leurs vols au-dessus de la France même. La chasse anglaise avait tout le temps de prendre son vol pour s'opposer en force aux bombardiers allemands. Pendant le seul mois d'août 1940, la Luftwaffe perdit ainsi 975 appareils, soit 15% des effectifs attaquants.

Les Allemands changèrent de tactique : ils envoyèrent des bombardiers de nuit. Mais le Radar voit aussi bien le jour que la nuit, dans la clarté comme dans le brouillard. D'autres Radars furent installés sur les avions de chasse mêmes, permettant aux pilotes de s'approcher dans la nuit à bout portant de leur cible. Pour dérouter les recherches, on propagea la légende selon laquelle c'est en se nourrissant de carottes et en prenant des pilules spéciales que les pilotes anglais avaient acquis ces yeux de chat leur permettant de voir la nuit.

Le Radar a aussi aidé l'Angleterre dans sa lutte contre les bombes-volantes. Il permettait en particulier de suivre des robots depuis leur point de départ sur la côte, facilitant les attaques contre les pistes de lancement.

Il fut aussi utilisé pour la protection des convois afin de déceler à grande distance les sous-marins et les avions De même, il permit aux bombardiers de repérer et même de photographier leurs objectifs dans le brouillard ou la nuit.

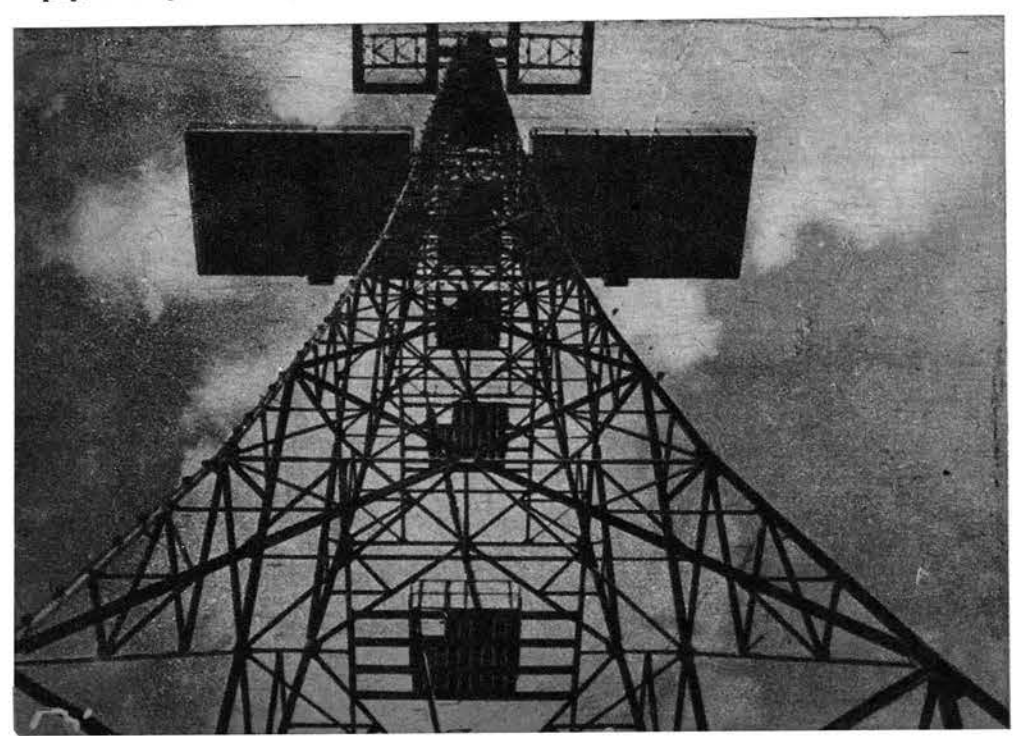
En principe, le Radar est un appareil émetteur et récepteur de radio à ondes ultra-courtes. Des signaux successifs ou « pouls » sont émis et l'on fait varier la position des antennes jusqu'à ce que les signaux émis, réfléchis par l'obstacle, reviennent et soient captés par l'appareil récepteur. De la position des antennes on déduit la direction de l'avion. Du temps écoulé entre l'instant d'émission et l'instant de réception du signal, on prévoit la distance : ces données fixent la position de l'obstacle dans l'espace ; leurs variations font connaître sa route et sa vitesse.

Le Radar n'a pas seulement des buts de guerre : nul ne peut encore supputer tous les emplois du temps de paix qui pourront en être tirés. Il servira certainement à rendre les voyages par avion et par bateau beaucoup plus sûrs encore.

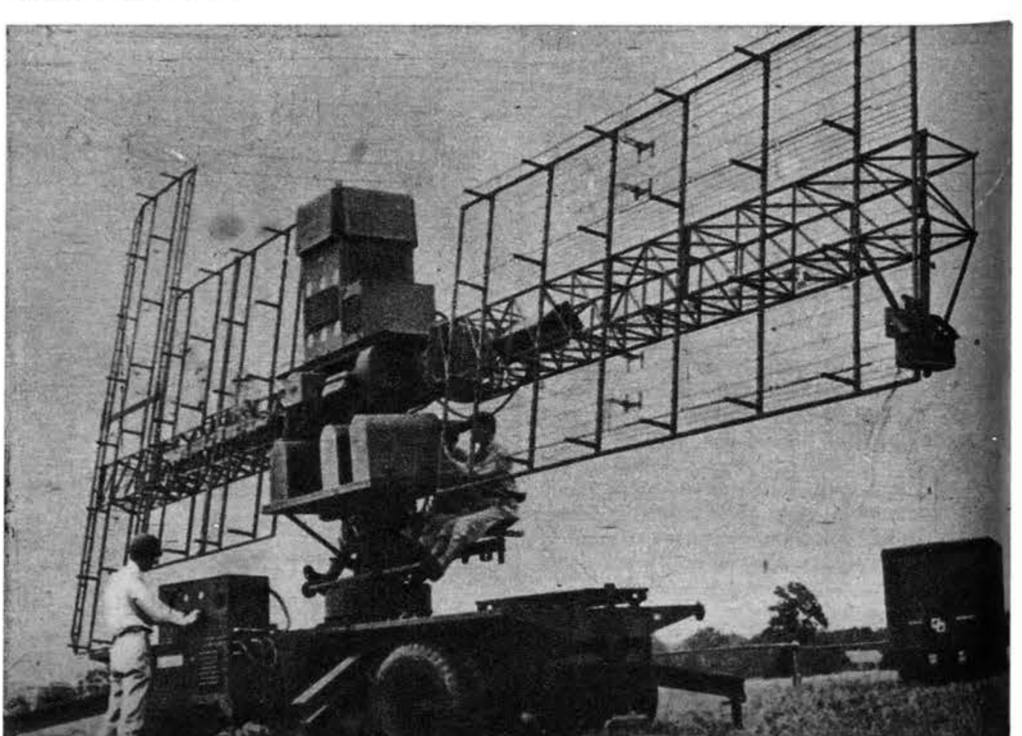
On peut dire, par exemple, que la fameuse catastrophe du « Lusitania », se heurtant à un iceberg, n'aurait pu avoir lieu avec un Radar à bord.

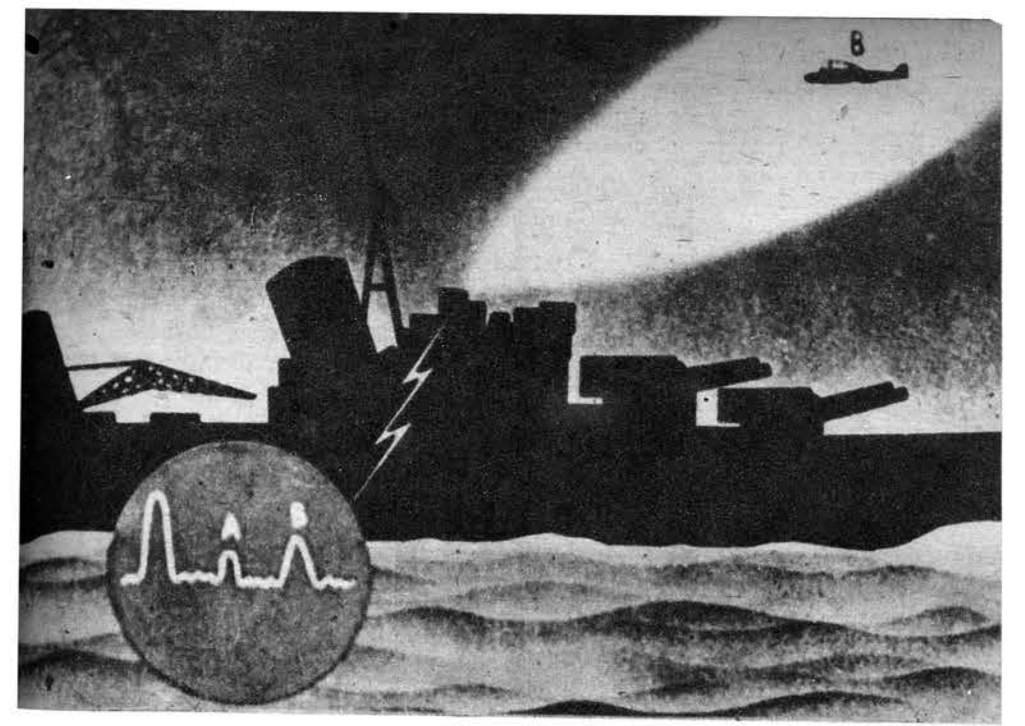
L'antenne du Radar d'un porte-avions américain se détache nettement dans le ciel. Les canons de ce porte-avions ont également leur tir dirigé par des Radars qui « voient » de très loin. Le Radar, auquel ont travaillé des savants américains, anglais, français et même allemands, est destiné à servir en temps de paix dans la navigation. De nombreux sinistres seront évités.

Le mât de 120 mètres d'une station de Radar vu d'en bas. Les premiers développements du Radar ont été réalisés indépendamment en Angleterre, en Amérique et dans différents pays d'Europe. Les deux nations anglo-saxonnes travaillent à une production commune.

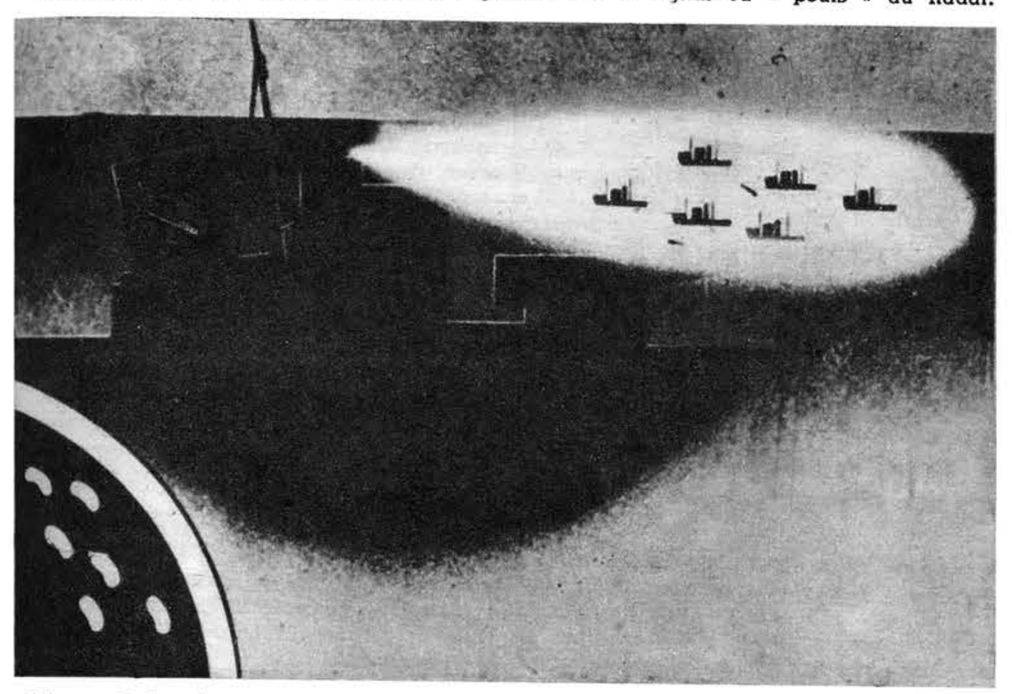


Un Radar pour tir antiaérien installé dans un camp américain. Ces antennes en forme d'ailes de moulin à vent peuvent se mouvoir indépendamment l'une de l'autre, permettant d'obtenir les coordonnées de l'avion. Des savants travaillent au perfectionnement du Radar.

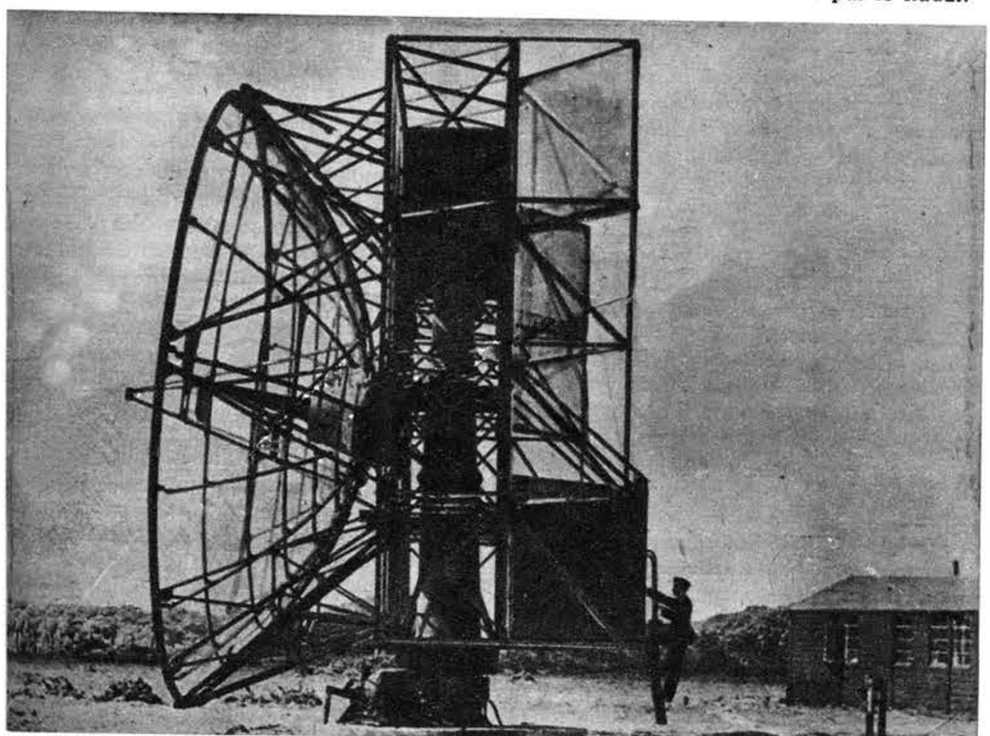




Un avion pris dans le faisceau radiophonique du Radar. L'avion A, qui n'est pas complètement dans le champ, est révélé à l'opérateur par le V inversé ; l'avion B, pleinement dans le champ, par le V. La première courbe à gauche est le signal ou « pouls » du Radar.



Grâce au Radar, des navires ennemis ont été aperçus. Sur un cercle noir l'opérateur verra des taches blanches : ce sont des régions où les rayons radiophoniques se sont réfléchis. Bientôt, canons et avions concentreront leur feu sur l'ennemi ainsi découvert par le Radar.



Cette photo montre un Radar, son antenne et la cabine où sont installés les appareils émetteur et récepteur. L'antenne a une forme de miroir parabolique comme celle d'un miroir de phares d'auto, pour permettre de diriger les ondes radiophoniques en faisceau.

4.000 WAAFs travaillant dans le plus grand secret sur des appareils Radar ont largement contribué aux victoires aériennes des Nations Unies. Elles ont permis de déceler les avions amis et ennemis, les bombes-volantes, les navires lance-torpilles... En voici à leurs postes.



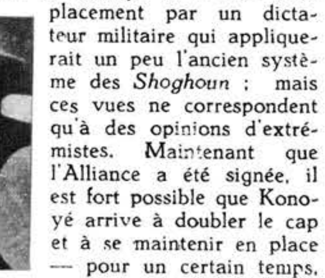
VEILLE DE PEARL HARBOUR

Au moment où les troupes américaines débarquent sur le sol métropolitain du Japon, on lira avec intérêt ces pages extraites des mémoires de JOSEPH C. GREW, dernier ambassadeur des États-Unis à Tokio.

HIROHITO ET LE PACTE TRIPARTITE

Vers la fin de septembre 1940, le Japon adhéra officiellement à l'Axe, et signa le pacte tripartite... Quelques semaines plus tard, le 22 octobre, l'ambassadeur américain révèle :

J'ai su aujourd'hui, de très bonne source, que tant l'Empereur que le prince Konoyé étaient foncièrement hostiles à l'Alliance Tripartite, mais qu'on avait laissé entendre à l'Empereur qu'il ne survivrait pas à un veto et qu'il avait dit à Konoyé : « Eh bien, vous et moi devrons rester ou tomber ensemble. » Cela m'a été rapporté indirectement par un membre de la famille impériale. On parle continuellement de la chute de Konoyé et de son remplacement par un dictateur militaire qui appliquerait un peu l'ancien système des *Shoghoun* ; mais ces vues ne correspondent qu'à des opinions d'extrémistes. Maintenant que l'Alliance a été signée, il est fort possible que Konoyé arrive à doubler le cap et à se maintenir en place — pour un certain temps, tout au moins.



Prince Konoyé

ATTAQUE CONTRE PEARL HARBOUR?...

En date du 27 janvier 1941, M. Grew rapporte :

On parle beaucoup ici, en ce moment, de la possibilité pour les Japonais, en cas de rupture avec les Etats-Unis, de se livrer à une attaque par surprise et en grande force contre Pearl Harbour. J'en ai, naturellement, informé mon gouvernement.

ATTAQUE CONTRE SINGAPOUR?...

Trois mois plus tard, c'est au tour de Singapour de devenir le centre de rumeurs... Nous lisons, le 15 avril 1941 :

Pendant mon séjour à Kawana, le bruit courut à Tokio que le Japon avait décidé d'attaquer Singapour, sous très peu de jours, même avant le retour de Matsuoka au Japon. Cette rumeur fut si persistante que les correspondants de presse la télégraphièrent à leurs journaux. Comme, d'autre part, tous les diplomates présents à Tokio étaient devenus, à ce sujet, terriblement nerveux, l'ambassade se décida de câbler un rapport à Washington. La nouvelle circula pendant trois jours, exactement du 12 au 15, mais le 15, Dooman (le ministre américain) rencontra à déjeuner Ohashi et reçut de lui un démenti formel, exprimé « avec une grande énergie ». Sur la suggestion d'Ohashi, nous priâmes Hill, le correspondant de l'*A.P.*, de poser la question à Ishi, qui répondit : « Je puis démentir catégoriquement que le Japon ait l'intention d'envoyer des forces armées militaires ou navales contre Singapour. » Et il ajouta que les projets japonais dans le Sud étaient entièrement pacifiques et uniquement économiques, ainsi que le prince Konoyé l'avait récemment déclaré. Il qualifia ces bruits comme étant « l'œuvre de marchands de guerre ».

LES BASES DE L'INDOCHINE

Le 25 juillet, Vichy céda ses bases de l'Indochine au Japon... Grew raconte :

...Quand un correspondant de presse demanda au porte-parole de Vichy si une pareille décision n'était pas contraire à la politique proclamée par la France de défendre son empire contre toutes les puissances, celui-ci répondit que le gouvernement français avait été obligé d'adopter cette décision à la suite des événements de Syrie. Répondant à la question de savoir si la France avait demandé l'assistance des Etats-Unis pour préserver le *statu quo* en Indochine, le porte-parole, qui avait probablement suggéré qu'on lui posât pareille question, répondit, sans hésiter, que la France ne s'était pas préoccupée d'adresser maintenant une nouvelle requête aux Etats-Unis, étant donné qu'elle n'avait reçu aucune réponse satisfaisante quand elle avait sollicité l'aide américaine pour l'Indochine en 1940.

COMMENT L'EMPEREUR INTERVINT

La chute du cabinet Konoyé, escomptée un an auparavant, a lieu le 16 octobre... Dix jours plus tard, le 25, l'ambassadeur américain rapporte dans son journal :

Un informateur japonais, digne de confiance, m'a raconté qu'immédiatement avant la chute du cabinet Konoyé, il y eut une conférence des membres les plus importants du Conseil Privé et des forces armées japonaises, convoquée à la demande de l'Empereur, qui leur demanda s'ils étaient prêts à poursuivre une politique qui garantirait le pays contre une guerre avec les Etats-Unis. Les représentants de l'armée et de la marine qui assistaient à la conférence, ne répondirent pas à la question de l'Empereur, sur quoi celui-ci, avec une référence à la politique progressive poursuivie par son grand-père l'empereur Meiji, ordonna aux forces armées d'obéir à ses désirs, ce qui constituait un geste absolument sans précédent. Cette position décidée de l'Empereur nécessitait donc le choix d'un Président du Conseil qui serait dans une situation telle qu'il puisse effectivement contrôler l'armée ; c'est ce qui explique la nomination du général Tojo, qui, tout en restant officier de l'armée active, s'est engagé à poursuivre une politique modérée ; il essaiera, en outre, de conclure heureusement les conversations actuellement en cours entre le Japon et les Etats-Unis.

SABOTAGE ALLEMAND

Les pourparlers aboutissent à une impasse et le malentendu risque de provoquer une conflagration décisive... De leur côté, les Allemands essaient de jeter de l'huile sur le feu pour prévenir toute réconciliation... Grew révèle, la veille de l'agression contre Pearl Harbour, le 6 décembre 1941 :

Nous venons de recevoir, sous le sceau du plus grand secret, des renseignements venant d'un informateur assez sûr : d'après celui-ci l'organisation terroriste nazie, dirigée par Wiedemann, est en train de faire des efforts désespérés pour saboter les conversations de Washington ; ce seraient trois agents allemands de cette organisation qui exécutèrent les récentes attaques à la bombe, à Saïgon, contre un réservoir à essence appartenant à une société américaine et contre le consulat des Etats-Unis, voulant donner l'impression parmi les Américains que c'étaient les Japonais qui avaient inspiré l'attaque. L'objet principal de cette organisation est de travailler contre les intérêts américains en Extrême-Orient, et ses activités seront sans doute intensifiées d'ici peu.

LA GUERRE

L'attaque « par surprise et en grande force » contre Pearl Harbour a lieu le soir du 7 décembre 1941. Nous lisons, en date du lendemain :



Shigenori Togo

A sept heures, je fus réveillé par un coup de téléphone de Kase, me demandant de venir voir le ministre le plus rapidement possible. Il me dit qu'il avait essayé de m'avoir à l'appareil, depuis cinq heures du matin, sans succès. Je m'habillai en toute hâte et arrivai à la résidence officielle du ministre à 7 heures 30. Kase fut cordial. Togo fut sévère et cérémonieux. Il me fit une courte déclaration, puis me remit un mémorandum de treize pages, daté du 8 décembre, qui avait été, me dit-il, communiqué par l'amiral Nomura au ministre américain le jour même et qui rompait les conversations.

Togo me fit savoir qu'il avait vu l'Empereur (à trois heures du matin, si j'ai bien compris) et que le mémorandum qu'il venait de me remettre constituait la réponse de l'Empereur au message du Président (remis la veille même). Il me fit ensuite un petit discours pour me remercier de ma coopération au cours des conversations, puis descendit l'escalier et m'accompagna jusqu'à la porte. Pas un mot ne fut prononcé, concernant Pearl Harbour.

De retour à l'ambassade, je me rasai et pris mon petit déjeuner, puis je fis mon rapport pour le ministère, mais il est probable qu'il ne parvint jamais à Washington. Peu de temps après, nous apprîmes que le Quartier Général Impérial avait annoncé que le Japon était en guerre ouverte avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne...

... Peu après, les grilles de l'ambassade furent fermées et on nous prévint que personne ne pouvait plus entrer ou sortir...

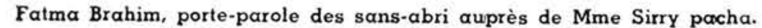
●



Joseph C. Grew

...Naturellement, quand je vis Togo de bonne heure le matin du 8, il devait être déjà au courant de l'ouverture des hostilités, mais il ne m'en dit absolument rien. J'ai cherché dans ma mémoire pour voir si, dans sa conduite, il y avait eu un signe qui aurait pu me faire comprendre ce qui était en train de se passer ; peut-être aurais-je pu le trouver dans le geste qu'il eut, quand, pénétrant dans la pièce, il jeta sur la table la réponse japonaise à notre dernière proposition, geste qui semblait indiquer que cette réponse était définitive et finale. Mais son attitude fut, comme à l'ordinaire, imperturbable et, en se levant pour me dire au revoir, il me fit un charmant petit discours, pour me remercier de ma coopération.





Fatma Brahim, porte-parole des sans-abri auprès de Mme Sirry pacha.



Bédouines et enfants sont venus voir de plus près les visiteurs.

LA MAISON DU FELLAH

Le Croissant Rouge égyptien, qui a porté secours aux sinistrés des inondations de l'hiver dernier à Méadi, a fait construire deux maisons modèles, échantillons du village futur.

Méadi garde encore le souvenir des inondations de mai. Des croûtes de glaise jaune se détachent jusqu'à présent du pied des arbres, tels des fragments de poterie, comme si quelque malhabile sculpteur céleste avait tenté de mouler en entier l'élégante petite cité.

On n'a pas encore fini de charrier, des jardins et des pelouses, des tombereaux pleins d'une terre morte — ni sable ni poussière — qui étouffe l'herbe et rend pénible la croissance des glaïeuls.

Mais pour le petit village de cultivateurs sis à proximité, les flots de boue qui ont culbuté sur leur passage les frêles murs en débris de briques et fragments de gargoulettes ont laissé des traces autrement graves de conséquences. Cent vingt familles n'ont plus de toit. Les plus ingénieuses se sont construit un genre de hutte (un toit de chaume sur quatre pilotis de roseaux), mais la chaleur est telle que, même sous ces abris de fortune, de nombreux villageois souffrent de fièvres et d'ophtalmie.

Les dames du Croissant Rouge égyptien, qui ont porté secours aux sinistrés lors des inondations, ont fait leur la cause de ce village. Et Mme Sirry pacha, présidente du Croissant Rouge, voudrait que le gouvernement profite de ce grand coup de balai liquide, pour bâtir à Méadi un village modèle. Le gouvernement, qui est en ce moment en train de faire construire des digues pour que de pareilles inondations ne se produisent plus, avait, paraît-il, offert d'indemniser à raison de 60 livres égyptiennes le propriétaire de chaque maison. Or, cette somme aurait à peine suffi à bâtir des masures aussi précaires et insalubres que celles emportées par les flots.

La Delta Land, qui avait l'intention de construire pour ses ouvriers agricoles à Méadi une cité ouvrière, a offert trois feddans de terre. Ces trois feddans devraient suffire pour la construction des maisons qui seraient séparées entre elles par des cours ou des jardinets.

Pour montrer au gouvernement quelque chose de concret et hâter en même temps l'exécution de leur projet, des dames du Croissant Rouge ont fait construire deux maisons modèles, échantillons en quelque sorte du village futur. Ces maisons, l'une en pierre et l'autre en ciment, ont coûté respectivement L.E. 120 et L.E. 80, généreusement offertes par Mme Abboud pacha.

L'autre jour, Mme Sirry pacha amenait Mazloum pacha, sénateur et président de la Delta Land, ainsi que Meritt bey Ghali, député qui s'intéresse particulièrement aux problèmes ruraux, voir les deux maisons qui viennent d'être achevées.

Nos deux voitures laissent le long du canal un nuage de poussière, une poussière jaune, lourde, où l'on s'imagine voir grouiller les mauvais germes. Dans le canal, un homme baigne un buffle. Le village met quelques secondes à s'éveiller de sa torpeur. Puis c'est une agitation fiévreuse : on court quérir des clés, on s'interpelle. Les Bédouines, la moitié de leur visage couvert d'un voile rouge cousu de sequins, un gosse sur la hanche, accourent.

Nous entrons dans la maison de pierre : trois pièces, une petite entrée. Par terre, le ciment remplace la terre battue, des murs suffisamment épais maintiennent une fraîcheur relative. Bientôt, dans le cadre de la fenêtre, vient s'insérer tout un échafaudage de têtes. Il est assez difficile d'obtenir un peu de silence.

Fatma Brahim nous a suivis à l'intérieur de la maison. C'est une femme énergique d'une quarantaine d'années et qui, de sa propre initiative, s'institue porte-parole des quelque 500 sans-abri.

Un tiers d'agriculteurs salariés, deux tiers d'ouvriers ou de domestiques, voilà de quoi se composent les mandants de Fatma Brahim. Et de voir en Egypte une femme écarter les hommes pour prendre la parole à leur place réjouit mon cœur de féministe.

Mazloum pacha sort un chèque de sa poche : 150 livres pour une maison « et qu'elle soit un peu plus grande, s.v.p... »

Les villageois qui ont compris le geste, Fatma en tête, applaudissent frénétiquement. Les femmes commencent à pousser des ululements généralement réservés aux grandes occasions et aux mariages, et il faut toute l'autorité de Mme Sirry pacha pour rétablir un silence relatif.

Après la maison de pierre qui ressemble à un mas provençal en miniature et a été, paraît-il, construite sur le même modèle que les villages modernes d'Assiout, nous nous dirigeons vers la jolie maison en ciment et terre qui ressemble aux habitations nord-africaines.

Mme Sirry pacha pense qu'il serait bon de construire les maisons dans les deux styles, et ainsi, dans dix ans, lorsque l'on pourra songer à agrandir le village, on saura lequel des deux types de maisons est le plus satisfaisant.

Ainsi, la maison en pierre de Méadi a-t-elle été construite grâce à l'initiative des dames du Croissant Rouge. Pourtant, ces bonnes volontés privées sont loin d'apporter une solution satisfaisante ou même partielle au vaste problème qui se pose. C'est sans aucun doute au gouvernement qu'il appartient non seulement de loger les sinistrés de Méadi, mais encore d'améliorer les conditions de vie du fellah en général.

Il ne faudrait tout de même pas avoir à souhaiter un nouveau déluge...

G. S.

La maison en terre et ciment a coûté L.E. 80. Elle est plus spacieuse que celle en pierre et ressemble aux habitations nord-africaines. Elle répond bien aux besoins des villageois.



C'est un simili-griffon aux poils jaunes demi-longs, que coupe du cou à la patte droite une écharpe d'un blanc fatigué.

Il est né chez notre voisine, en même temps que trois frères aux fourrures identiques, et la voisine nous l'a refilé dans un geste intéressé, en nous jurant que le chien-chien était un bâtard... de race.

Nous avons accepté le bâtard... de race, parce que nous traversions tous une crise de tendresse et qu'il fallait à nos sentiments comprimés la soupape de cette petite chose vivante dont le premier regard fut un appel à l'adoption.

Le chien-chien, simili-griffon, bâtard de race, reçut le nom de Monsieur JIP sous lequel il s'illustre aujourd'hui.

Monsieur JIP a des qualités, de nombreuses qualités. Il peut faire le méchant avec les gens méchants, le coquet avec les personnes qu'il aime, et quand on lui dit *hop* de la manière qu'il faut, il grimpe sur vos genoux et vous révèle la gamme de ses amusantes câlineries. Amateur de cuir, il sait distinguer entre la chaussure de luxe, achetée rue Kasr-el-Nil, qu'il faut respecter, et la pantoufle de bain, prise au Mousky, qu'il est autorisé à mordiller à longueur de journée.

C'est un fait. Monsieur JIP a le museau intelligent. Il repère le rôti, mais, mieux encore, il repère les jolies jambes et sait leur présenter ses hommages... quand elles appartiennent à une personne compréhensive.

Mais Monsieur JIP a un gros défaut. Bien qu'il aille, comme dit l'autre, sur ses cinq mois, il continue à s'exprimer sur les tapis avec une volubilité devant laquelle celle de certains orateurs ne soutient pas la comparaison.

On l'a pris par la sévérité... on l'a corrigé, on lui a mis le museau dans ses œuvres, on l'a enfermé dans la salle de bains... Ce fut en vain. On a essayé les bonnes manières... on lui a donné les bonbons qu'il aime, on lui a tenu des discours qui auraient attendri le chien le plus sauvage d'Armant.

— Gentil... Jipos... Gentil... il ne faut pas faire comme ça.

Toujours en vain. Jip continuait à *faire comme ça* sur nos tapis avec un esprit de décision et de suite remarquables.

C'était trop... beaucoup trop, et un conseil de famille vite réuni décida de retourner le bâtard de race à la voisine afin de sauvegarder, dans l'honneur, les quelques tapis que la prévoyance paternelle nous avait laissés pour tout héritage.

Monsieur JIP était condamné... bien condamné.

C'est à ce moment-là qu'il s'avisa — désespoir ou inconscience, coïncidence ou intention — d'avaler quelques mètres de ficelle, une de ces ficelles solides qu'inventa l'industrie locale et qui n'ont rien d'une pâte alimentaire. Elle lui obstrua les boyaux et Monsieur JIP se coucha. Il perdit l'appétit, la voix, la force, et dans ses yeux s'incrusta une souffrance étonnée.

Monsieur JIP se mourait... Mais nous ne voulions pas le laisser mourir. Tous dans la famille, sous la direction du vétérinaire, luttâmes contre le mal... Pilules, potions, lavements... tout fut employé. La ficelle était tenace... nous l'étions davantage et Monsieur JIP finit par la restituer. Peu à peu, son regard retrouva sa vivacité, ses pattes leur force, et nous notre sourire. Monsieur JIP était guéri.

Mais il ne retournera pas chez la voisine. Sa maladie nous avait coûté trop d'inquiétudes, avait montré toute la place qu'il tenait dans la maison, pour qu'il fût maintenant question de ménager nos tapis. Monsieur JIP les a retrouvés avec joie et continue à leur témoigner, à sa façon, ses attentions. Nous le laissons à ses œuvres, car sa ficelle nous a déshabitués à réagir et pour peu nous sacrifierions nous-mêmes les tapis.

Monsieur JIP triomphe... il nous regarde d'un œil malin et satisfait. Le truc de la ficelle, si truc il y a, a réussi. Il est tranquille et nous sommes heureux.

J. ASCAR-NAHAS

UNE NOUVELLE CONSTITUTION *pour la France*

M• André Hauriou, professeur à la Faculté de Droit de Toulouse, a été l'un des premiers animateurs de la Résistance française. Appelé en 1943 en Afrique du Nord, pour représenter son organisation à l'Assemblée Consultative d'Alger, il s'y affirma éminent spécialiste des questions juridiques et constitutionnelles. Après la libération, il est venu siéger à la nouvelle Assemblée Consultative. Voici ce qu'il pense d'une nouvelle constitution française :

es larges discussions qui se sont ouvertes dans la presse et à l'Assemblée Consultative, au sujet de l'élection d'une Constituante, n'ont pas abouti à des conclusions très précises, en ce qui concerne la forme à donner à rgane constituant.

Régime représentatif, responsabilité du gouvernement devant les élus du aple, stabilité de l'équipe ministérielle, telles sont les grandes idées qui ergent de ce débat et auxquelles nous devons, dès maintenant, trouver une duction valable.

a foi dans le régime représentatif s'explique autant par une appréciation uitive de la mentalité française que par le souvenir des Assemblées révolunnaires. La France est un pays qui a de fortes traditions catholiques et miires. Ni les unes ni les autres n'ont contribué à développer chez le citoyen sens de la responsabilité personnelle, ce devoir de décision propre devant problèmes politiques qu'implique le gouvernement direct ou même semiect. C'est pour cette raison que le principe du referendum a soulevé des jections nombreuses et que ses défenseurs eux-mêmes ne l'acceptent que pour ncher, au départ une question de méthode : faut-il, pour élaborer la prochaiconstitution, élire une Chambre et un Sénat sur les bases de 1875 ou fautréunir une Assemblée constituante ?

Le principe de la responsabilité du gouvernement devant les élus du peuple t en liaison directe avec la conception française de la souveraineté nationale. Le Français n'a le sentiment d'être véritablement en démocratie que si les embres du gouvernement sont contrôlés par le Parlement et responsables dent lui. Cela découle de l'idée que toute souveraineté réside dans le peuple ne peut être exercée que par délégations successives, du peuple au Parleent et du Parlement au gouvernement.

Reste enfin le problème de la stabilité ministérielle. Ce problème s'impose à conscience des Français, à raison de la fâcheuse expérience de la Troisième épublique, surtout entre 1919 et 1939. Pendant vingt ans, les équipes ministrielles se sont succédé à la cadence moyenne d'une tous les six mois, et il t bien certain qu'à ce rythme aucun gouvernement ne peut entreprendre et ener à bien une œuvre constructive.

Etant données ces prémisses, quel peut être le schéma de la future constiuon française ?

A la base doit se trouver une Assemblée élue par le peuple au suffrage unirsel des hommes et des femmes. Sur ce point, tout le monde est d'accord. ais cette Assemblée doit-elle être unique ou assortie d'une seconde Assemée, partageant dans quelque mesure avec elle le pouvoir délibérant ?

L'exemple du Sénat est, a cet égard, fâcheux, car il s'est démontré souvent n frein excessif aux aspirations populaires, en même temps qu'il contribuait augmenter l'instabilité ministérielle par ses dissentiments avec la Chambre et possibilité où se trouvait parfois le gouvernement de plaire à la fois à deux semblées contradictoires.

Cependant, une seconde Chambre peut contribuer à améliorer la qualité de législation et permettre aussi une large représentation d'éléments qui trouraient difficilement leur place dans une assemblée unique, par exemple les rritoires extra-métropolitains.

Il apparaît donc légitime de prévoir, à côté de la Chambre des députés, une hambre Fédérale, composée, pour un tiers, de représentants des territoires outre-mer, et, pour deux tiers, de représentants de la métropole, élus au suffrage universel à deux degrés, comme les membres des Assemblées révolutionires.

Mais il devrait être entendu que le gouvernement ne serait pas responsable litiquement devant cette seconde assemblée et que, par ailleurs, celle-ci ne rticiperait à l'œuvre législative qu'avec des pouvoirs moindres que ceux de Chambre des députés.

Il faudrait prévoir, par exemple, qu'une loi votée par la Chambre des détés est soumise à la Chambre Fédérale. Celle-ci l'examine, et si les deux ambres sont d'accord, la loi est promulguée. S'il y a désaccord, la loi reent devant la Chambre des députés ; mais après ce second débat, c'est la lonté des représentants directs du peuple qui l'emporte.

Le gouvernement est responsable politiquement devant la Chambre des dés, mais des précautions doivent être prises pour assurer la stabilité ministelle.

La ègle majeure à établir, à cet égard, nous paraît être la dissolution autotique de la Chambre des députés au cas où celle-ci met le gouvernement en orité.

Nous disons « automatique » afin que le président du Conseil ne soit en tte à aucun soupçon, du fait de la mise en jeu du droit de dissolution, et ssi pour que l'Assemblée prenne ses responsabilités en connaissance de cau-

Pareil système aurait l'avantage d'être en accord avec la doctrine française la souveraineté nationale. Le Parlement et le Gouvernement sont des reprétants du peuple, responsables, à titre de mandataires, devant lui. Si les ux représentants sont en désaccord formel, entre eux, sur la politique à suic'est au peuple à arbitrer le conflit en nommant de nouveaux représentants expriment sa volonté.

Telles sont, dans notre pensée, les grandes lignes de gouvernement de dein. Nous souhaitons qu'elles soient acceptées par ceux qui auront pour mison de faire la Constitution.

ANDRE HAURIOU

(Exclusivité « Images »)



BON POUR LA FERRAILLE...

Dans la région des docks de Hambourg, on peut voir cet amas de cloches enlevées aux églises par les Allemands pour être refondues. Ce chantier en contient 5.000 qui contrastent étrangement dans ce décor.



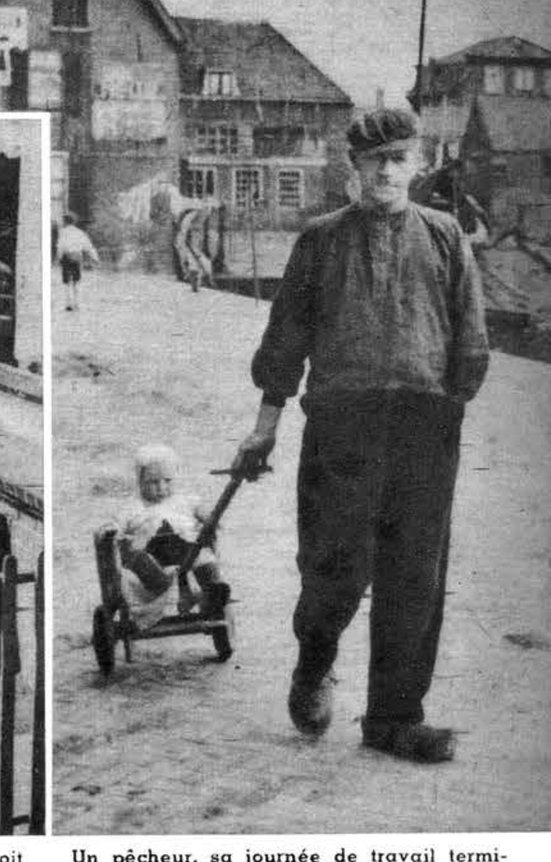
Visages d'enfants hollandais qui ont repris leur sourire et se prélassent au soleil devant leur maison.

DANS UN VILLAGE DE HOLLANDE

Dans le petit village de pêche de Spakenburg, sur le Zuyderzée, qui souffrit considérablement durant l'occupation allemande, la vie a repris ses droits. Depuis la libération, les habitants, dont la principale ressource est la pêche aux anguilles et aux merlans, se livrent à nouveau à leur industrie qui connaît une ère très florissante.



Une scène paisible dans une rue de Spakenburg telle qu'on en voit à travers tout le pays. Loin est le cauchemar du joug de l'occupant.



Un pêcheur, sa journée de travail terminée, promène son gosse à travers la cité.

La Hollande est libre. Sur le seuil des maisons, les familles connaissent à nouveau le calme.





Madame Kooy (ex-Marcelle Eynaud), championne d'Egypte de nage et de plongeon, donne une « leçon » de plongeon au champion d'Egypte Dr Ismaïl Ramzy dans un numéro comique du gala nautique de l'Heliopolis S.C.



GALA NAUTIQUE

Samedi 5 août eut lieu le gala inter-membres à la piscine de l'Heliopolis Sporting Club. Là les enfants de tous âges prouvèrent aux grandes personnes que l'on peut nager comme on marche. Si la plupart des compétitions n'avaient pas pour but d'établir des records, par contre elles voulaient amuser public et participants. Presque toutes les courses étaient comiques : courses « à l'œuf », au verre de limonade, courses de jockeys. Rien ne manquait à la fête pour mettre tout le monde de bonne humeur.

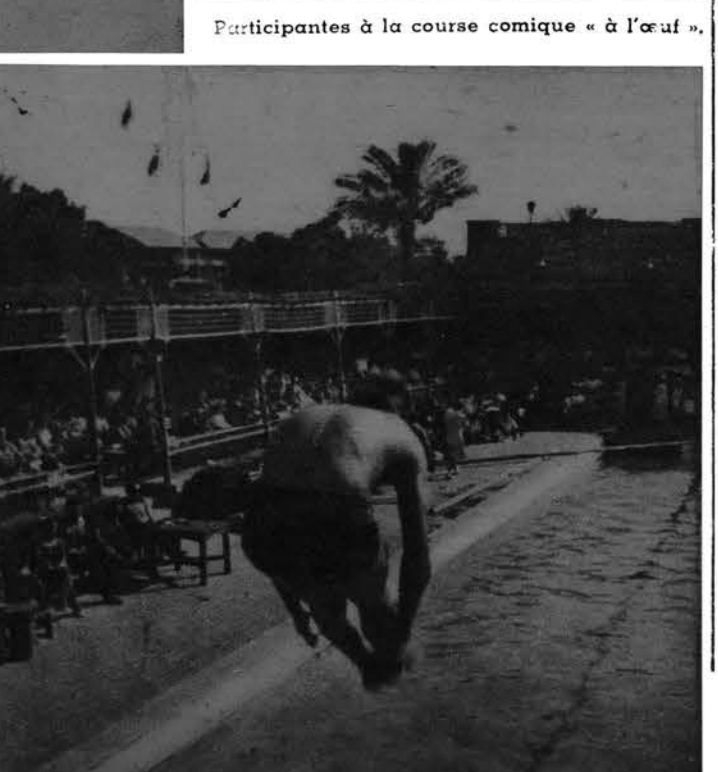
←
Le Dr Ismaïl Ramzy saisi par l'objectif au cours de son plongeon dans un numéro comique. Le populaire champion d'Egypte a déchaîné l'hilarité générale au gala nautique.



Un plongeon acrobatique exécuté avec maîtrise par le Dr Ismaïl Ramzy, champion d'Egypte, qui a soulevé l'enthousiasme des assistants du gala nautique.



Participantes à la course comique « à l'œuf ».



→
Vue générale de la piscine de l'Heliopolis Sporting Club prise du haut du tremplin pendant qu'un jeune participant plonge. Le gala a eu un vif succès.



La grande étoile du cinéma, Lew Ayres, objecteur de conscience, a été versé dans un corps non combattant. Le voici soignant un indigène.

LA CONSCIENCE DE LEW AYRES

Le producteur américain William K. Howard a décidé de réaliser un film basé sur la vie de l'acteur cinématographique Lew Ayres.

Du jour au lendemain, il était devenu célèbre. C'était en 1930... Quand Lewis Milestone décida de réaliser pour l'écran le célèbre roman d'Erich-Maria Remarque, *A l'ouest rien de nouveau*, il partit à la recherche d'une vedette pour le principal rôle du film. Il la découvrit dans la personne d'un jeune acteur obscur qui essayait de « percer » et qui n'avait jamais encore paru dans une bande cinématographique... Il s'appelait Lew Ayres et n'avait que 22 ans... Son interprétation du rôle de Paul Baumer fut si sincère et si sobre que le jeune Lew se trouva soudainement élevé en pleine gloire.

Lew Ayres était devenu une étoile... Les sociétés et les metteurs en scène se le disputèrent... Il partagea la vedette avec des *stars* célèbres, telles que Jeanette MacDonald, Greta Garbo et autres. Il fit la connaissance de la sémillante Ginger Rogers et en tomba amoureux.

Un jour, alors qu'il lui demandait par téléphone si elle voulait bien l'épouser, un grand tremblement de terre secoua la ville... Ginger répondit « oui » et courut dans la rue pour échapper au risque d'être ensevelie sous sa maison qui commençait à craquer dangereusement. Ils se marièrent en 1934 et connurent trois années de bonheur serein. En 1937, ils se séparèrent sous prétexte que Lew, vivant trop « dans les étoiles », ne s'intéressait pas suffisamment à son épouse.

En effet, Lew Ayres avait installé sur le toit de sa maison un observatoire où il passait tous les loisirs que lui laissait son travail au studio.

Les engagements se firent plus rares. Lew, cependant, ne s'en soucia guère. Il avait volontairement fui les feux trop brillants des *sunlights* et de la gloire pour se réfugier dans une obscure réclusion. De nouveaux contrats vinrent l'atteindre qu'il n'hésita pas à repousser. Puis, un jour, on annonça à grands tapages que Lew Ayres avait daigné sortir de sa retraite et avait accepté d'incarner le personnage du *Dr Kildare* dans la fameuse série de films. Ce fut le caractère humanitaire du médecin qui décida le jeune homme à interpréter ce rôle. Chose étrange : personne ne le reconnut, tant il avait changé ; car Lew Ayres était imprégné d'une nouvelle personnalité. Le jeune homme volage du début avait fait place à un homme mûri avant l'âge.

Et avec l'âge mûrissaient ses idées pacifistes...

Peut-être faudrait-il, ici, se demander jusqu'à quel point il avait été influencé par le caractère de Paul Baumer de *A l'ouest rien de nouveau* ?...

Après Pearl Harbour, il fut la première personne importante des Etats-Unis à être classée comme « objecteur de conscience ». Il refusa de s'engager dans l'armée. Ses idées, ses principes et sa conscience ne lui permettaient pas de tuer. Il demanda, cependant, à plusieurs reprises à se faire mobiliser dans une unité non combattante. Mais ses demandes furent toutes rejetées.

Son attitude le fit « mettre à l'index » par ses amis et ses camarades du studio. Au moment où toute la jeunesse américaine se dressait pour combattre l'Axe et où James Stewart, Clark Gable, Tyrone Power, Richard Greene, Robert Taylor et tant d'autres s'engageaient comme simples soldats ou aviateurs et se distinguaient face à l'ennemi, lui demeurait passif. Devant son refus de revenir sur sa décision, les autorités américaines l'envoyèrent dans un camp d'internement pour « objecteurs de conscience » situé dans les monts Cascade, où il occupa son temps à scier du bois et à réfléchir.

La nouvelle parvint aux journaux qui s'en saisirent avidement et la montèrent en épingle... Une vague d'indignation secoua les milieux cinématographiques au point que des agents retirèrent ses films de la circulation.

Deux mois plus tard, il présenta une requête aux autorités militaires pour réexaminer son cas. Et il fut finalement accepté dans une unité non combattante de l'armée américaine.

Son entraînement, dans un camp du Texas, fut très rigoureux, mais Lew l'accepta allègrement, et il exécuta tous les travaux manuels qui lui étaient confiés sans récrimination ; il réussit ainsi à gagner l'estime de son chef, le brigadier-général Roy Heflebower, qui déclara un jour :

— Je suis convaincu qu'il rendra de grands services avant que sa carrière militaire prenne fin !

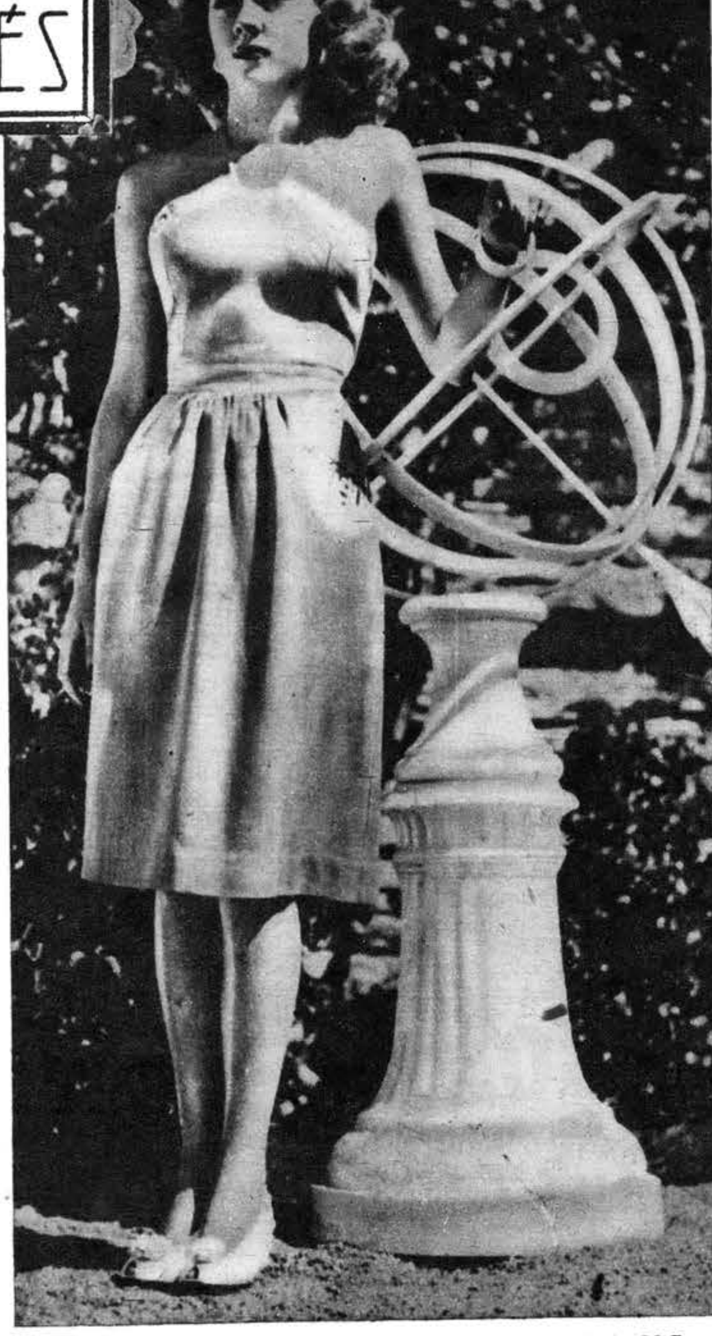
De son côté, Lew Ayres dit qu'il accueillait favorablement l'occasion qui lui était fournie d'aider à soulager la souffrance de ceux qui avaient été blessés au cours de combats.

Lew fit partie du corps expéditionnaire américain qui débarqua en Nouvelle-Guinée et servit avec le corps médical dans les hôpitaux militaires en campagne. Il fut également aide-chapelain... Quelques mois plus tard, on l'envoya dans les Philippines... A Leyte, il confiait récemment à un correspondant de guerre qu'il désirait compléter son éducation religieuse en vue de devenir pasteur après la guerre ; et que, à l'avenir, il ne paraîtrait que dans des films religieux.

Le mois dernier, Lew Ayres a été promu au grade de sergent... Sa bonne conduite au cours de la guerre dans le Pacifique l'a réhabilité aux yeux de ses camarades.

FÉMINITÉS





La robe « bain de soleil » que Lucille Grahame, star de la M.G. M., porte d'un petit air dégoûté, est délicieusement simple. Un cordon autour du cou, une jupe, droite dans le dos, plus ample sur le devant, et une décoration de simili-grecques en blanc.

←

June Allyson, l'exquise petite chanteuse de la M.G.M., aux yeux brillants, arbore ici une robe de plage en deux pièces découvrant légèrement l'estomac suivant un style très en vogue à Miami, la plage où toutes les femmes circulent en deux-pièces.

Conseils à mes nièces

★ *Ah ! mes yeux !* — Lavez vos yeux, soir et matin, avec de l'eau boriquée. Cela vous soulagera énormément. Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous donnerai quelques exercices de culture physique qui fortifieront votre vue.

★ *Toujours malheureuse.* — Vous ne pouvez pas commencer votre vie à deux par un mensonge. Dites toute la vérité à votre fiancé. S'il vous aime, il vous pardonnera vos égarements passés. Croyez-moi, il vaut mieux être toujours sincère ; sinon, il se trouvera toujours une bonne langue pour renseigner votre mari, et alors votre vie pourra être ruinée.

★ *Shirley Temple.* — Vous ressemblez, en effet, beaucoup à cette actrice. Votre favorite est fiancée à un sergent américain et elle l'épousera dès que la guerre du Pacifique sera terminée.

★ *Toujours l'amour.* — Venez me voir au Journal, dès que ces lignes paraîtront. Téléphonez-moi d'abord afin que nous prenions rendez-vous. Ne soyez pas tellement désemparée. Je suis sûre qu'à nous deux nous trouverons une solution à votre problème.

★ *Jo d'Istanbul.* — A votre âge on ne devrait pas trop vivre au soleil, et surtout pas sans chapeau de tennis, ni sans lunettes noires, ni sans vous mettre au visage une crème protectrice... Pour votre couperose, n'employez ni de l'eau froide, ni un astringent, ni de la vaseline. Demandez une bonne crème stimulante à un institut de beauté et massez-vous. Pour vos pores dilatés, je vous conseille de vous tamponner le visage avec le mélange suivant : alcool à 90° : 30 gr. ; éther : 30 gr. ; menthol : 1 gr. Remplacez votre masque au blanc d'œuf par le jaune d'œuf. Pour les rides : massage de lanoline et d'huile d'amandes douces. Vous trouverez une réponse à tous vos problèmes dans un ou deux mois en lisant le livre que je compte faire paraître sur la beauté féminine. Il sera en vente a Istanbul.

★ *Nièce embarrassée.* — Voici comment vous nettoierez votre robe de chambre de soie tachée de paraffine. Tout d'abord frottez les taches à sec, ou avec une serviette à peine mouillée. Laissez ainsi une heure, puis trempez la robe de chambre dans une eau chaude savonneuse.

★ *Trois neveux de Haïfa.* — Mille regrets, mais cette rubrique ne peut mettre en contact neveux et nièces, la place me faisant défaut.

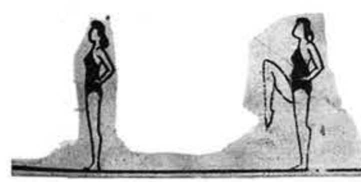
TANTE ANNE-MARIE

POUR DEVENIR MINCE

J'ai souvent dit ici la nécessité de faire régulièrement de la gymnastique pour avoir une ligne parfaite, semblable à celle des stars de Hollywood. Néanmoins les femmes qui travaillent n'ont pas toujours beaucoup de temps, et c'est pour elles que j'ai groupé ces mouvements très simples qu'elles exécuteront dix fois. Même les débutantes pourront les faire très facilement, car ils n'ont rien de compliqué. Cependant, pratiqués chaque jour aux mêmes heures si possible, ils transformeront complètement un corps trop lourd ou qui manque de grâce.

I

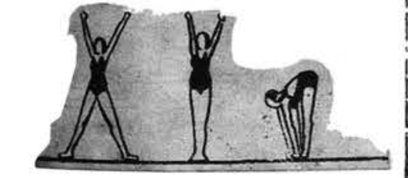
Debout, pieds joints, mains aux hanches, levez le genou gauche aussi haut que possible en maintenant la pointe du pied dirigée vers le bas et sans plier le genou droit. Puis reposez



doucement le pied et faites le même mouvement avec le genou droit. Essayez de marquer un certain rythme sans jamais perdre l'équilibre, ce sera excellent pour votre démarche.

II

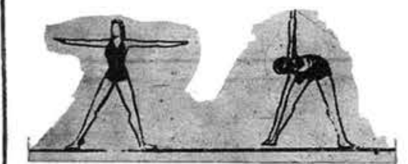
Debout, jambes écartées (rapprochez-les petit à petit de façon à arriver à



joindre les pieds), bras en l'air bien tendus, poings fermés, baissez-vous en avant, pas trop vite, et venez toucher le sol juste devant vous sans plier les genoux.

III

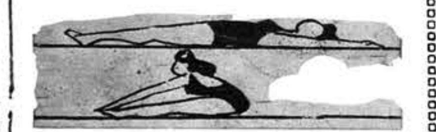
Debout, jambes écartées, bras ouverts latéralement, respirez bien à fond et, tandis que vous expirez, baissez le bras droit vers la pointe du



pied gauche, toujours sans plier le genou. Relevez-vous, respirez à nouveau, puis baissez le bras gauche vers la pointe du pied droit. (Faites ceci dix fois de chaque côté.)

IV

Maintenant, couchez-vous sur le sol, bien allongée, bras au-dessus de la tête, respirez à fond et redressez-vous (vos mains projetées en avant vous donneront l'élan nécessaire) et allez toucher la pointe de vos pieds bien



tendus. Pour commencer, mettez le bout de vos pieds sous un meuble pour vous aider à vous redresser, mais, très vite, vous pourrez le faire sans point d'appui et vous serez émerveillée du résultat que vous obtiendrez.

ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Les joueurs de courses sont gens impénitents entre tous, et ce sont les mêmes bobards que vous entendez chaque semaine émis par tel turfiste qui vous raconte ses déboires :

— Si Cul-de-jatte n'avait pas perdu la course de la plus petite des têtes, j'aurais gagné trois cents livres.

— Si Anatole ne m'avait pas fait changer d'idée à la dernière minute, j'aurais réussi un triplé à cinquante contre un.

— Quelle poisse ! s'exclame un autre. Il a fallu qu'au lieu de Blanche Neige, cette jument que je voyais comme une montagne (expression de turfiste que seuls connaissent les initiés), j'inscrive dans mon paroli Fesse de rat, un tocard qui dérobe toujours au tournant

Et les uns et les autres de se lamenter à qui mieux mieux et de vous prendre à témoin de la malchance dont ils ont été les malheureuses victimes. Aucun d'entre eux ne vous dira :

— J'ai perdu, c'est bien fait. Cela m'apprendra à garder mon argent en poche au lieu de le confier aux quatre pattes d'un cheval, sans compter toutes les combines auxquelles se livrent propriétaires, entraineurs et jockeys. Cette fois, je suis bien guéri.

Non, un joueur de courses est inguérissable, et, dès le lundi suivant, vous le verrez absorbé dans la lecture de la chronique hippique et vous expliquant de quelle façon tel animal a couru et la manière dont il se comportera dans la prochaine épreuve.

Ah ! chère amie, suis-je l'exception qui confirme la règle, mais je vous assure bien que je ne me laisse plus prendre. Pour moi, une séance de courses est un spectacle très agréable auquel je me rends parfois en me disant que les quelques livres que je possède en poche se volatiliseront au cours de la réunion. C'est un luxe que je m'offre le moins souvent possible. Dieu merci, comme je payerais ma place (très chère) au théâtre ou dans un quelconque lieu de représentation. De cette façon, mes nuits sont calmes, et mes samedis et dimanches après-midi ne sont plus hantés par les performances de tel ou tel carasson.

Il me souvient, cependant, de randonnées à Alexandrie même, de poches rembourrées de banknotes toutes neuves et prêt à risquer le tout sur les « tuyaux » puisés aux meilleures sources et parfois même rémunérés grassement. Quel triste retour dans le train, le portefeuille vide et la note d'hôtel impayée !

Le « tuyauteur » (il y en a de toutes espèces et de toutes catégories) vous a rencontré la veille au café. Il a d'abord pris des airs mystérieux, s'est fait longuement tirer l'oreille et ensuite, sur votre insistance, vous a indiqué du doigt le gagnant du grand prix.

— Mais gardez la chose pour vous, de grâce, vous recommandera-t-il. Autrement le tuyau pourra circuler et la cote du cheval baissera du même coup.

Vous promettez la discrétion la plus absolue, vous payez l'addition et vous promettez d'intéresser le quidam à votre jeu. Il n'en demande pas plus. Il s'en ira trouver un autre gogo et lui indiquera un gagnant différent, et ainsi de suite. De cette façon, il sera sûr d'encaisser. Le procédé est enfantin et les poires sont nombreuses...

Et maintenant que la saison hippique touche à sa fin, les joueurs font leur bilan. « Grands Dieux ! Tant que cela ! Mais j'aurais pu me payer des vacances princières n'importe où, m'acheter une voiture, ou me faire une garde-robe à donner envie à M. de Fouquières, ou entretenir même une petite amie sur un haut pied. » Mais il n'a pas entretenu d'amie, il ne s'est pas fait de garde-robe, il ne s'est pas acheté de voiture, il ne s'est pas payé des vacances, ni princières ni même bourgeoises, et le voici criblé de dettes et ne sachant plus comment boucler un budget très gravement compromis.

Cela ne l'empêchera, toutefois, pas de recommencer à la saison prochaine avec la même fougue et la même confiance dans les caprices du hasard dont il espère cette fois être favorisé...

Et ainsi va la vie, ma cousine, et ainsi se poursuivra ici, comme ailleurs, l'acharnement du turfiste à vouloir décrocher la lune.

Il faut bien que vive le plus noble des sports !...

Bien sincèrement vôtre
SERGE FORZANNES

P.S. — Ayant pris subitement la décision de partir en vacances pour Alexandrie dès demain, je me fais une joie de vous revoir. Au lieu donc de ma lettre habituelle, vous subirez mon bavardage intempestif durant quelques semaines. Mais dès mon retour dans la capitale, je recommencerai à vous importuner épistolairement comme par le passé...

S. F.

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

QUAND MacARTHUR VISITAIT TOKIO...

Il y a un peu plus de huit ans, le général MacArthur, qui était alors commandant en chef de l'armée philippine, visitait Tokio. Voici, extraites des mémoires de Joseph C. Grew, qui fut ambassadeur des Etats-Unis à Tokio, publiés récemment sous le titre de *Dix ans au Japon*, quelles furent les circonstances de cette visite :

— 17 *février* 1937. Hier soir, le président Quezon, du Commonwealth des Philippines, est arrivé à Tokio, en route pour les Etats-Unis. J'ai été le recevoir à la gare et l'ai emmené en auto, avec le général MacArthur, à l'ambassade où ils ont été nos hôtes pour la nuit. Nous avons offert un diner en leur honneur.

« Ce matin, j'ai présenté le président Quezon à l'Empereur et, après l'audience, nous avons déjeuné au palais. Etaient présents le prince Takamatsu et une assistance assez distinguée. L'Empereur parla assez librement à Quezon, discutant de la question des terres de Davao et d'autres problèmes... Dans la conversation que j'eus moi-même avec l'Empereur, pendant le déjeuner, je lui parlai des Cérémonies du Tricentenaire de l'Université de Harvard et de l'Exposition d'Art Japonais à Boston, sujets auxquels il parut s'intéresser beaucoup. ...J'ai rarement vu l'Empereur aussi aimable.

« Dans la soirée, Quezon dina avec le ministre des Affaires Etrangères Arita.

« Les discours prononcés au cours du diner furent très significatifs, car Arita, dans son adresse de bienvenue à Quezon, ne mentionna pas les Etats-Unis ; Quezon, par contre, dans sa réplique, parla à plusieurs reprises des Etats-Unis et dit des paroles fort aimables sur la reconnaissance que les Philippines avaient pour l'Amérique.

« Le général MacArthur m'a confié qu'il considère Quezon comme un des cinq plus grands hommes d'Etat du monde, et je pense qu'il a raison. Je l'ai trouvé très enthousiaste ; j'ai été ravi de l'avoir sous mon toit. »

Cette semaine, le général est retourné dans la capitale nippone en vainqueur, après avoir vengé les morts de Bataan...

LES STATUES DE PARIS



Les monuments célèbres vont bientôt reprendre leur place dans les jardins et les squares de Paris, d'où ils avaient été enlevés pour être refondus pendant l'occupation allemande. Un grand nombre d'entre eux furent récupérés chez les marchands de métaux, d'autres avaient été placés un peu partout en attendant qu'on décidât de leur sort.

▶ C'est ainsi que le magnifique bronze de Balzac par Rodin a été retrouvé intact dans le hall de l'Observatoire. Il gisait là, dans un coin sombre, en compagnie de l'énorme statue du maréchal Ney, de Rude. De cette statue, enlevée de l'Observatoire et mise à l'abri au début des hostilités, on fait actuellement un moulage pour le musée de Dijon, patrie du grand sculpteur de la *Marseillaise*.

▶ C'est au fond de Malakoff, chez un fondeur, que se trouve la grande statue équestre d'Edouard VII.

Mutilée pendant l'occupation, elle fut envoyée, il y a quelques mois, pour être restaurée dans cette « clinique pour chefs-d'œuvre ». Le cheval avait trois pattes cassées et le roi penchait dangereusement... Mais, bientôt, la statue que Landowski sculpta en 1918 reprendra sa place tout près de l'Opéra que le souverain de *l'Entente Cordiale* aima tellement au temps de sa jeunesse...

« VATER ADOLF ! »



Depuis quatre mois, deux mystères entourent Hitler : celui de sa mort et celui de son mariage... Les versions les plus diverses courent sur son compte... D'Amérique nous parvient cette rumeur non confirmée sur la paternité de l'ancien Führer de toutes les Allemagnes...

Hitler aurait été un « heureux papa ». En effet, la police russe continuant son enquête approfondie sur son mystère aurait découvert que Hitler et Eva Braun, qui vivaient maritalement depuis de longues années, se seraient mariés la veille de la chute de Berlin et qu'ils avaient deux enfants : un garçon de cinq ans et une fille de quatre.

Rappelons que, quelques semaines avant la guerre, le Führer déclarait à un groupe de membres du Service auxiliaire féminin nazi :

— Je n'aime rien tant que d'avoir une famille ! Quand je sentirai que j'ai accompli ma mission historique, j'ai l'intention de jouir d'une vie intime dont je me suis jusqu'ici privé...

Saurons-nous jamais la vérité au sujet de la vie et de la mort d'Adolf Hitler ?...

LES REGRETS DE CARNERA

Se promenant dans une rue de Gorizia, en Italie, un correspondant de guerre américain aperçut un couple qui « prenait l'air ». La femme était toute menue. L'homme, d'une stature colossale, marchait à ses côtés tout en tenant dans ses bras un bébé de quelques années... Le journaliste regarda un instant... Cette stature...

— Primo Carnera ! s'écria-t-il.

L'individu interpellé se retourna et sourit. C'était bien lui, l'ex-champion du monde de boxe, poids lourd, qui avait été battu par Joe Louis en 1938 et qui s'était retiré dans cette ville depuis sept ans... Et marchant côte à côte avec lui, le reporter se fit raconter ses démêlés lors de l'occupation allemande.

Carnera lui dit comment les Nazis avaient mis la main sur toute sa fortune, il y a près d'un an, et il attribua à sa femme le mérite d'avoir sauvé sa vie en lui jetant soudain sa fille dans les bras au moment où il s'apprêtait à boxer les Allemands venus piller sa maison... Puis il parla de New-York.

— New-York !... s'écria-t-il... New-York, c'est *ma* ville... Ils m'aiment tous là-bas... Pourquoi ai-je donc quitté l'Amérique ?... J'eusse préféré avoir les deux jambes brisées plutôt que de m'être embarqué sur ce bateau qui m'a ramené en Europe !...

UNE HISTOIRE DE GROS RAT...



La célèbre artiste anglaise Beatrice Lillie — qui dans le « monde » s'appelle Lady Peel — raconte une « bien bonne » qui a fait le tour des cercles mondains de Londres...

— Je me trouvais dans le quartier de St.-Martin quand les « oiseaux » de Gœring firent leur apparition... Une bombe tomba tout près et pénétra profondément dans un large cratère sans exploser pourtant... La police fit évacuer les alentours et un expert-détonateur fut descendu au moyen d'une corde dans le cratère afin de rendre la bombe inoffensive... Ses assistants, restés au bord du gouffre, sentirent tout à coup la corde qui les liait à leur camarade violemment secouée — ce qui constituait un signal entendu pour le retirer rapidement... Ils tirèrent aussitôt sur la corde, et quelques secondes plus tard l'expert était remonté tout pâle.

— Alors quoi ?... s'exclamèrent-ils... Elle va exploser ?... Vous n'avez pas pu enlever le détonateur ?...

— Oh ! non... ce n'est pas ça... répondit le jeune homme... mais il y avait là un gros rat...

LA RÉÉDUCATION DES ALLEMANDS

Il y a quelques semaines, quatre éducateurs allemands non-nazis et quarante représentants de dix autres nations soumirent au président Truman, au général Eisenhower et au département d'Etat américain un programme complet pour la « réorientation » de l'Allemagne.

Ces éducateurs, qui sont tous des membres de l'*Institut de Rééducation des Pays Axistes*, préconisent que le premier pas vers la rééducation de l'Allemagne est de venir en aide au peuple, systématiquement affaibli du point de vue culturel, biologique (!) et économique. Il faudra ensuite combattre les théories suivantes :

▶ Que le peuple allemand appartient à une race supérieure dont la mission est de dominer le monde.

▶ Que la guerre est sacrée.

▶ Que le monde entier est ligué contre les Allemands.

Il faut ensuite *leur apprendre* à :

▶ Respecter la dignité de l'individu en tant qu'être humain.

▶ Respecter l'autorité de la famille.

▶ Respecter la vérité en tant que base de la science et de la conduite humaine.

▶ Respecter la morale fondamentale et les valeurs spirituelles.

▶ Comprendre, enfin, que la présente condition de l'Allemagne est le dur et amer résultat de l'activité délibérément agressive du peuple allemand.

LES SOLDATS DU MIKADO

Hillis Lory, qui, dans un grand ouvrage sur les *Maîtres Militaires du Japon*, a étudié de près l'armée nippone, dont la démobilisation vient d'être décidée, donne les précisions suivantes :

▶ L'armée du peuple japonais tire ses soldats de toutes les couches de la société. Quand les fusiliers-marins américains, dans le sud du Pacifique, se heurtent à une centaine de soldats de Hirohito, il y a gros à parier que 31 viennent des petites fermes japonaises, que 30 sont des ouvriers d'usines, 15 des hommes d'affaires et des commis. D'autre part, 7 ou 8 ont probablement travaillé pour le gouvernement comme fonctionnaires ou dans des emplois plus modestes, au bureau de poste, au télégraphe ou au transport, 5 sont des instituteurs, 3 des pêcheurs, 1 ou 2 des mineurs, et 6, enfin, ont exercé divers métiers. Presque toujours, chacun d'entre eux peut lire et écrire. Un ou deux sont des diplômés d'Université, deux ont terminé leur *high school*. Onze ont fini leur cours moyen, et 85 leur sixième année ou leur école élémentaire. Quinze peuvent écrire et lire l'anglais.

▶ L'armée japonaise est peut-être celle qui compte le moins d'analphabètes. Chaque Japonais doit aller à l'école jusqu'à l'âge de 15 ans ou jusqu'à ce qu'il ait terminé les six années de l'école élémentaire.

▶ Même avant la guerre actuelle, les soutiens de famille n'étaient pas exemptés du service militaire. Entre 70 et 80 pour cent des familles de conscrits sont dans une situation financière difficile. On accorde des allocations modestes à ceux qui sont dans le besoin, par l'intermédiaire du Fonds à l'aide militaire et de la Loi de secours militaire. Par exemple, au début de la guerre de Chine en 1937, les citadins qui avaient des fils dans l'armée recevaient un secours de 60 *sen* (environ 35 millièmes) par jour, les ruraux et les habitants des villages, 35 *sen* (environ 20 millièmes).



— J'ai été mis en prison pour cannibalisme.
(D'après « Saturday Evening Post »)

LE PRIX DE L'OCCUPATION ALLEMANDE

La commission française du « coût de l'occupation » — qui avait été chargée par le gouvernement provisoire d'établir un bilan à la fois économique et financier de l'ensemble des « prélevements, charges et préjudices » subis du fait de l'occupation et de la guerre — vient de terminer ses travaux...

Le journal parisien *Libération* révélait récemment certains chiffres qui donnent une saisissante idée du poids de l'occupation allemande sur l'économie française :

▶ Les spoliations en espèces s'élèvent à environ mille milliards de francs. Sous le titre de « Spoliations », il faut compter non seulement les 500 millions versés quotidiennement pour l'entretien des troupes d'occupation, mais le total des ressources mises au service de l'économie de guerre allemande, la somme des prélèvements effectués, même sous une apparence contractuelle, par l'Etat et par les particuliers du fait des puissances occupantes. L'habileté allemande a en effet consisté à piller les nations sans paraître léser aucun de leurs membres.

▶ A ces mille milliards de spoliations en espèces, il faut encore ajouter 136 milliards en nature au titre de prélèvements agricoles.

▶ En ce qui concerne les prélèvements industriels, le coût de l'occupation est établi en heures de travail. Ainsi, le nombre d'heures fournies par le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) en Allemagne s'élève à 7 milliards.

Enfin, les ouvriers français ont fourni dans leur propre pays 5 milliards d'heures de travail directement pour le compte des Allemands.

Au total, 12 milliards d'heures de travail ont donc été retirées à l'économie française, soit une perte absolue de 18 mois de revenu national, ce qui revient à dire que, pendant un an et demi, la France a travaillé *sans consommer*, uniquement au profit de l'Allemagne.

▶ Si l'on se souvient, enfin, que les destructions immobilières par le fait de la guerre s'élèvent à 2.000 milliards, on peut avoir une idée de ce qu'aura coûté à la France l'occupation allemande.

LA FAMILLE DE KONOYÉ



Après quatre ans d'absence, le prince Konoyé remonte à la surface de l'actualité japonaise... Dans le nouveau cabinet de la défaite, l'Empereur a confié à son cousin le poste de ministre sans portefeuille...

Le prince Konoyé est, au Japon, le seul être, avec l'Empereur et ses frères, qui puisse se flatter d'une naissance divine.

Lorsque, voici quelque 2.600 ans, le premier Dieu-Empereur descendit sur terre pour fonder le Japon, le premier ancêtre de Konoyé quitta le ciel avec lui pour être son lieutenant. Il s'appelait Amenokoyane.

L'Empereur fonda la dynastie qui règne encore aujourd'hui. Amenokoyane, lui, fonda le clan Fujiwara qui continue de gouverner. Aux environs de l'an 600, le premier aïeul authentique de Konoyé, sorti des brumes de la légende pour entrer dans l'histoire, fut revêtu par l'Empereur de la robe de pourpre. Le prince Fuminaro Konoyé — descendant actuel — possède encore le livre de ses Mémoires.

Les Fujiwara étaient une race érudite, pleine d'adresse, de sens politique et d'ambition. Ils trouvèrent préférable de renvoyer la « Personne impériale » dans les « Nuages bleus » d'où elle était descendue, et, ayant fait du Mikado un personnage divin, isolé dans sa gloire, de gouverner à sa place.

Ils s'y employèrent, avec succès et sans ménagement, durant quatre siècles, jusqu'au jour où le Fujiwara régnant décida, après une querelle avec l'armée, d'abandonner la Régence. Il prit le nom de Konoyé. Cela se passa en l'an 1202. Depuis lors, la branche Konoyé fut la branche maîtresse du grand arbre Fujiwara et la première famille du Japon, après celle de l'Empereur. Depuis mille ans, toutes les impératrices — sauf l'impératrice actuelle — ont été choisies dans son sein.

D'origine divine, comme le Mikado, le prince Konoyé est donc, selon les lois de la biologie, du même sang que lui...

LA MANDCHOURIE ENTRE LE JAPON, LA CHINE ET LA RUSSIE

La Mandchourie, grand grenier et dépôt minéral que le Japon avait volé à la Chine, était autrefois connue sous le nom des « Trois Provinces Orientales » (Heilunkiang, Kirin et Shongking (Foungtien) dans la Chine nord-orientale).

▶ Située stratégiquement entre la Corée, la Chine propre, la Mongolie et l'Union Soviétique, la Mandchourie couvre une superficie de plus de 1.250.000 km. carrés — plus que celle de la France et de l'Espagne réunies — et a plus de 43 millions d'habitants, dont 93% sont des Chinois.

▶ Bien que faisant partie de la Chine, la Mandchourie était, dans les temps anciens, considérée par les Chinois comme une région distincte, habitée par des barbares. Et c'était pour se protéger d'eux que les Chinois construisirent la Grande Muraille qui encercle leur pays.

▶ La position stratégique de la Mandchourie et sa grande richesse agricole et minérale en ont fait une proie très convoitée par ses puissants voisins. Au début du vingtième siècle, le Japon et la Russie tsariste y avaient tous deux pris pied. En 1895, le Japon, à la suite de sa victoire sur la Chine, avait imposé la cession de la péninsule de Liao-Toung. Mais la Russie, appuyée par la France et l'Allemagne, avait contraint le Japon à rendre la péninsule à la Chine.

▶ L'année suivante, la Russie obtenait le droit de construire une voie ferrée à travers la Mandchourie. Elle construisit ensuite le chemin de fer reliant la Sibérie centrale au port russe de Vladivostok et celui reliant Dairen et Port-Arthur. Mais à la suite de la défaite russe de 1905, le Japon prit en mains les droits sur le chemin de fer de la Mandchourie du Sud et les intérêts russes dans la presqu'île de Liao-Toung.

▶ En 1931, le Japon avait investi plus d'un milliard de dollars dans le développement du port de Dairen et des mines de charbon ainsi que des entreprises industrielles de la Mandchourie méridionale. En même temps, il travaillait à empêcher l'unification de la jeune république chinoise. Pendant un certain temps, Tokio soutint le maréchal Tchang-Tso-Lin qui gouvernait la Mandchourie en Etat indépendant... Mais quand Tchang se montra récalcitrant, les Japonais le firent assassiner et le remplacèrent par son fils Chiang-Hsueh-Liang...

Ce dernier ne leur donna cependant pas satisfaction, puisqu'il reconnut l'autorité de la République chinoise sur la Mandchourie. C'est alors que fut organisé le fameux « incident » du 18 septembre 1931 qui fournit au Japon le prétexte pour l'occupation de toute la Mandchourie.

▶ Quand la D.D.N. condamna cette action, le Japon se retira de la Ligue tout en maintenant son contrôle sur les îles du Pacifique dont la S.D.N. lui avait confié le mandat. Entre temps, un Etat fantoche — à la tête duquel Tokio avait installé Kang-Tseh, autrefois connu sous le nom de Henry Pu-Yi — était établi en Mandchourie...

PAR-CI PAR-LA...

▶ Les Etats-Unis ont reformé 130.338 vétérans névropathes de cette guerre. 90% d'entre eux n'ont jamais pris part à une bataille quelconque.

▶ Les autorités alliées possèdent une liste de 160.000 criminels de guerre nazis avec les dossiers complets de leurs méfaits.

▶ Des experts américains ont estimé le total des dégâts imputables à l'Allemagne jusqu'au mois de mars dernier à 550.000.000.000 de dollars.

▶ Voici comment un Anglais moyen dépense une livre sterling : 5 shillings 1 penny pour la nourriture ; 4 sh. 3 d. : boisson et tabac ; 2 sh. : loyers et salaires ; 1 sh. : carburant et lumière ; 1 sh. 9 d. : vêtements ; 0 sh. 9 d. : marchandises pour la maison ; 0 sh. 4 d. : voyages ; 4 sh. 3 d. : divers...

▶ Au cours d'un récent examen dans une école supérieure des Etats-Unis, il a été remarqué que la majorité des élèves croient que le roi George III règne toujours sur l'Angleterre. 60% des étudiants sont d'avis que la fameuse phrase « Le soleil ne se couche jamais sur l'Empire britannique » veut dire que l'Angleterre est un pays brumeux...

N. A.



DELASSONS-NOUS...

MOTS CROISES

par N. G .T.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1										■		
2				■								
3											■	■
4					■	■						
5							■					
6	■			■					■			
7			■			■			■		■	
8			■		■			■				
9							■	■				
10								■			■	
11		■	■									■
12						■						

Horizontalement. — 1. On peut s'y perdre ; D'un auxiliaire. — 2. Le rouge et le noir ; Ceux des passions sont violents. — 3. Propriétés grammaticales. — 4. Bergson en a étudié les phénomènes : Elle est douce aux indolents et aux surmenés. — 5. Etire ; Sert à qualifier ou à dénigrer une personne. — 6. Phonétiquement : princesse grecque ; Se conduisit en âne (subj.) ; On le plante en témoignage d'honneur. — 7. Possessif ; Note latine ; Ile. — 8. Participe ; Pronom ; Il est aussi passager que passionné. — 9. Il ne fut qu'à demi frère d'Alexandre le Grand ; Jeu. — 10, Il doit une triste célébrité à sa trop belle épouse ; Première et dix-neuvième. — 11. En Egypte, il change de nom quand il est blanc. — 12. Rien ne la vaut ; L'avoir à sa porte était signe de noblesse.

Verticalement — 1. D'un ancien peuple d'Europe : Intrigues. — 2. Nous en avons tous un supérieur et un inférieur. — 3. Jeune admirateur de Mme Récamier ; Pronom. — 4. Bien mal venue ; Actif. — 5. Veut dire souvent le contraire ; On le sait, on ne l'a pas. — 6. Préposition ; Il y en eut un sans méchanceté, un sans crainte, un sans possessions. — 7. Déesse qui nous apparaît après l'orage ; Mesure ; Préfixe. — 8. Adepte d'une religion chinoise ; Participe. — 9. C'est un génie qu'il faut retrouver ici ; Frappé d'étonnement. — 10. Concentreras. — 11. Pronom ; Abattit ; Célébrité ; Elles se suivent. — 12. Coutumes ; Déesse en furie.

SAGESSE

Ne prenez jamais, sans une extrême nécessité, un air austère et impérieux, qui fait trembler les enfants. Vous leur fermeriez le cœur et leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation.

Fénelon

Tant que vous pourrez, faites parfaitement ce que vous ferez ; mais, quand il sera fait, n'y pensez plus : pensez à ce qui est à faire.

Saint François de Sales

Vous avez beau ne pas vous occuper de politique, la politique s'occupe de vous tout de même.

Montalembert

NE DITES PAS... MAIS DITES...

Ne dites pas : vous contredites, vous méditez, vous vous dédites, vous interdites, vous prédites, vous maudites. *Dites* : vous contredisez, vous médisez, vous interdisez, vous vous dédisez, vous prédisez, vous maudissez.

Ne dites pas : je me porte couci-couça. *Dites* : je me porte couci-couci.

Ne dites pas : Pierre et Paul sont à couteau tiré. *Dites* : Pierre et Paul sont à couteaux tirés.

Ne dites pas : de ci, de là. *Dites* : deçà, delà.

Ne dites pas : il décommanda ses invités, il a décommandé la voiture. *Dites* : il dépria ses invités, il a contremandé la voiture.

Ne dites pas : il a une belle dentition. *Dites* : il a une belle denture.

Ne dites pas : je défaille, mon cœur défaille. *Dites* : je défaus, mon cœur défaut.

Ne dites pas : en définitif. *Dites* : en définitive.

Ne dites pas : ne nous départissons pas de... *Dites* : ne nous départons pas de...

Ne dites pas : il a dépisté la poursuite. *Dites* : il a dérouté la poursuite.

PHILOSOPHIE DE COURTELINE

• La fierté, qui est le propre de l'homme à l'égal du rire, si ce n'est plus, a ses petites exigences ; d'autant plus impérieuses qu'elles sont moins justifiées.

Qu'est l'orgueil d'un Leverrier voyant apparaître au jour dit et à la place désignée, en l'immensité des espaces, l'astre annoncé depuis vingt ans, comparé à la gloire d'une brute qui a trouvé plus bête qu'elle ?

• Il n'est tel axiome, même inepte, qui ne trouve son admirateur. En revanche, il n'est telle vérité dont le moraliste qui l'émet ne suspecte l'exactitude, de l'instant où il l'a émise.



— Moi, ma chère, je n'arrive pas à comprendre pourquoi mon mari ferme les yeux en m'embrassant.

LE MANQUE D'HALEINE

Il est vite guéri, si l'on prend la peine de réciter dix fois par jour le nouveau mot suivant de la chimie moderne :

Tetraméthyldiamidodiphényldianthranoltétraméthylédiamidé, symétrique de l'oxanthranol correspondant.

RIONS

Le père. — Alors, il paraît que tu nages maintenant comme un canard !

L'enfant. — Mieux, car je sais nager sur le dos.

•

— Tu as l'air fatigué, ce matin ?

— Je te crois ; je viens de rêver que je travaillais dix-huit heures par jour !

•

— Souviens-toi, mon fils, que nous sommes sur la terre pour travailler.

— Alors, papa... si je m'engageais dans la marine ?

•

La dame. — Voici un morceau de tarte que j'ai faite moi-même, j'espère ne plus jamais vous voir ici.

Le mendiant. — Vous connaissez mieux vos tartes que je ne les connais.

•

— As-tu vu cet acrobate ? Il porte ses deux sœurs et ses trois frères à bras tendus.

— Alors, c'est un véritable soutien de famille.

•

— Papa, je veux faire du théâtre !

— Comment ! tu veux traîner mon nom sur les planches ?

— Mais, papa, je changerais de nom !

— Ah ! oui, et si tu deviens une vedette, on ne saura pas que je suis ton père !

•

Chez le coiffeur.

— Comment dois-je vous couper les cheveux, monsieur ?

— En silence.

(VOIR PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)